

LAFORÊT

Félibre-carretié de Sant-Gile

Gàubi d'enfant



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

INTROUDUCIOUN

“ La meiouro di prefàci pèr toun libre, me dis dins sa letro dóu 24 d’abriéu Frederi Mistral, es aquelo mounte nous diras, tu-meme, coume siés devengu felibre “. Lou Mèstre s’estènt espremi d’aquéu biais, n’avièu plus qu’à segui sa dicho e à faire, au legeire, lou raconte di fa que, treboulant moun èsse, avien enfluï sus ma vido.

Dève au bonur d’èstre paire aquéu d’èstre un brisoun pouèto; e, se quaucun s’amerito la dedicàci d’aquest libre, es mis enfant que sèmlon agué pres pèr toco de me dita tóuti li jour quàuqui sujèt nouvèu. — Mai lou fa lou mai pretoucant, aquéu qu’es primadié, lou veici: lou 5 d’abriéu 1904, aviéu passa la journado à Sant-Gile; uno journado tant longo, longo que lis ouro m’èron de semano. Lou sèr, au darrié trin, arribave en Arle, e lèu m’adraiave au maset, en Trebon, lou cor talamen pounchouneja, l’amo talamen ensournido, que semblavo bèn miés qu’anave à l’endavans d’un malur. Es en van qu’espinchave se, pèr alin, dins la draiolo di tamarisso, entre-vesiéu pas la femo émé lou pichot sus si bras. — Res !.. Ah! fuguèron lèu franqui li quàuqui centenau de mètre qu’avièu encaro à faire. — Traversère li gara pèr acourchi, segur, aquesto fes, que mi pressentido de la journado n’èron que trop veraio. — E d’efèt, lou pichot qu’aviéu leissa, lou matin, fres, escarrabiha e ajougui, eissejavo, plagnitiéu, dins soun brès. — La maire, desvariado, èro clinado subre éu, despeitrinado, assajant pèr la desenco fes de lou faire teta; pèr la desenco fes, refusavo lou sen! Quau es que nous dira ço que souffris uno maire que sènt raia, dins si veno, de flot de vido que regounflon sèns pousqué n’en pourgi à la car de sa car! Quau depintara lis afan d’un paire que vèi, despoudera, s’amoussa plan-planet lou lume de sis espèro ! E, podon rèn faire, éli; e, li poutoun e li lagremo arrèston pas, d’uno souleto minuto, aquéu plang doulènt que ié tanco, sèmpe mai prefound dins lou cor, lou clavèu de l’angouisso.

Es en van que lou brave e saberu Moussu Morizot, d’Arle, dounavo, em’uno afecioun mai-que-mai assiduo, tout ço que la sciènci i’avié vuja de couneissènço. Rèn ié fasié! Chasque jour apoundié un velet de mai à noste tristun. Semblavo vertadieramen que la Mort aguèsse marca noste angeloun de soun estampiho de dóu. Touto uno semano, fuguerian ansin bourroula, coume atupi, de ço que nous anavo arriba. E, quand regarde, vuei, lou bèu sagatun que crèis drud coume lou grame, aquéu bèu drole en quau si quatre an fan uno lèi d’èstre insoucitous, me demandariéu quasimen, s’es bèn éu que nous a fa passa pèr lis estamino que vène de rapela.

Ah ! lou jour qu’, après un darrié remèdi counseia pèr aquéu brave dótour, s’arrestè d’eisseja, e que lou veguerian, pamens, s’apasima e repausa sèns fèbre soun paure cors doulènt e meigrinèu: queto raiado d’espèr! quéti raive estrambourdant pèr nòstis amo! Que trefoulimen de joio, quouro, après aquéu som bèn-fasènt, en s’eigrejant, nous sourriguè! Que de causo, dins soun sourire angeli! «Veses, nous disié, revène ! Coume ? plouras mai ? Partirai plus, semblavo apoundre»... — E, nous restè!

Que troubarés, pièi, d’estouant que, sus aqueu coumoul de coumbourimen de touto meno, se siegue expandido, la flour counsoulanto de pouèsio! E, pèr traire lou desboude de mi lagno, pièi de ma joio e de moun gramaci, poudiéu-ti faire autramen que de deveni

felibre? Noun! souleto, la lengo dóu brès poudié me pourgi, granado, lis espressioun qu'èron necito pèr m'espremi.

E vaqui, coume nasquère en felibrige. Dève, en bello finido, gramacia lou Mèstre de m'agué demanda 'quéu raconte, pèr- ço-que vène, en lou fasènt, de reviéure emé la memo emoucioun lis ouro li mai pretoucanto de ma vido.

E aro, pichot librihoun, qu'as di lou perqué de toun eisistènci, parte! Vas te bandi soulet, crentous e trantaient, dins lou camin mounte tant d'autre s'adraion ufanous, fièr di recoumandacioun que lis acoumpagnon e ié duerbon li porto ! Basto! Emportes, dins ti fuïet, un parfum de verita qu'auran pas toujours aquéli que t'espıncharan d'un èr pietadous; e, se d'ùni te cridon, en passant, que carrejon un noum glourious, responde-ié que carrejes, tu, mai qu'uno glòri, mai qu'un noum: as dins ti vers lou cor d'un paire !

Tu qu'as creissu, nourri di joïo, di lagno, di trebau de la vido-vidanto d'un carretié, poudras afourti que, quand lou rire fuso dins un vers, es lou resson galoi de l'amo meme dóu fougau, e que, quouro dins un vers se sènton de lagremo, es que vertadieramen li cor èron tranca.

Vai, librihoun ! E, se pèr cas, t'aribo de t'espaça foro lou termenau sant- gilen, noun óublides que siés nascu e te siés amadura i rai pouderaus dóu soulèu de Prouvènço.

Lafôret.

INTRODUCTION

“La meilleure préface pour ton livre, me dit dans sa lettre du 24 avril, Frédéric Mistral, est celle dans laquelle tu nous diras, toi-même, comment tu devins félibre. “ Le Maître ayant émis cet avis, il ne me restait plus qu'à accéder à son désir et à raconter au lecteur les évènements qui me troublèrent au point d'influer sur toute mon existence. Je dois au bonheur d'être père celui d'être un petit peu poète; et, si quelqu'un mérite la dédicace de ce livre, ce sont bien mes enfants qui semblent avoir pris à tâche de me dicter chaque jour quelque sujet nouveau. Cependant le fait primordial, celui qui m'émut tout d'abord est celui-ci: le 5 avril 1904, j'avais passé la journée à Saint-Gilles; une journée qui me parut longue, longue, à me faire croire que les heures étaient des semaines. Le soir, au dernier train, je rentrais en Arles, et je me dirigeais vite vers mon mazet, en Trebon, le cœur tellement angoissé, l'âme tellement sombre, qu'il me semblait vraiment que j'allais au devant d'un malheur. C'est en vain que je guettais dans le petit chemin, bordé de tamarins, si je n'entrevois pas ma femme avec le petit sur les bras. Personne ! Ah ! j'eus vite franchi les quelques centaines de mètres qui me restaient à faire. Je traversais les terres pour raccourcir, persuadé, cette fois, que mes pressentiments de la journée ne m'avaient pas trompé. En effet le petit que j'avais laissé, le matin, éveillé et jouant, geignait plaintivement dans son berceau. La mère, affolée, était penchée sur lui, le corsage ouvert, essayant pour la dixième fois de le faire téter; pour la dixième fois il refusait le sein ! Qui donc nous dira ce que souffre une mère qui sent couler, dans ses veines, des flots de vie qui débordent, et qui ne peut en donner à la chair

de sa chair ? Qui donc dépeindra les peines d'un père qui voit, impuissant, s'éteindre doucement la flamme de ses espérances ? Et, ils n'y peuvent rien ! Et les baisers et les larmes n'arrêtent pas, un seul instant, cette plainte dolente qui leur enfonce plus profondément dans le cœur la pointe de l'angoisse.

C'est en vain que le bon et savant docteur Morizot, d'Arles, prodiguait, avec autant de dévouement que d'assiduité, tout ce que la science lui avait versé de connaissances. Rien n'y faisait et chaque jour venait ajouter un voile à notre tristesse. Il semblait vraiment que la mort eût apposé son sceau endeuillé sur notre petit ange. Toute une semaine, nous fûmes ainsi bouleversés, stupéfaits de ce qui allait nous arriver; et, lorsque je contemple, aujourd'hui, le rejeton qui croit dru comme le chiendent, ce bel enfant à qui ses quatre ans font une loi d'être insouciant, je me demanderais presque, si c'est bien lui qui nous a fait subir les épreuves que je viens de rappeler.

Ah ! le jour où, après un dernier remède conseillé par ce brave docteur, il s'arrêta de geindre, et où nous le vîmes, enfin, se calmer et reposer, sans fièvre, son pauvre petit corps dolent et amaigri: quel rayonnement d'espoir ! quels rêves enthousiastes pour nos âmes ! Quels tressaillements de joie lorsque, après ce sommeil réparateur, il se réveilla souriant ! Que de choses renfermées dans ce sourire d'angel ! "Voyez-vous ? disait-il, je reviens ! Comment ? vous pleurez encore ? Je ne partirai plus, semblait-il ajouter." Et, il nous resta !

Pouvez-vous vous étonner, à présent, que, sur cet amoncellement d'émotions de toute sorte, soit née et se soit développée la fleur consolante de poésie ! Et, pour jeter le trop-plein de mes peines d'abord, de ma joie et de ma reconnaissance ensuite, pouvais-je faire autrement que de devenir félibre ? Non ! seule, la langue du berceau possédait les termes assez expressifs, assez familiers, pour crier mes sentiments.

Voilà comment je naquis au Fèlibrige. Je dois, pour bien finir, remercier le Maître de m'avoir demandé cette narration, car je viens, en la faisant, de revivre, avec les mêmes émotions, les heures les plus touchantes de ma vie.

Et maintenant, petit livre, que tu as fait connaître le pourquoi de ton existence, pars ! Tu vas t'élancer seul, craintif et chancelant, sur la route où tant d'autres cheminent magnifiques, fiers des recommandations qui les accompagnent et qui leur ouvrent les portes ! Baste ! Tu emportes, dans tes feuillets, un parfum de vérité que n'auront pas toujours ceux qui te jetteront des regards de pitié; et, si certains te crient, au passage, qu'ils portent quelque nom glorieux, réponds-leur que tu portes, toi, bien plus qu'une gloire et qu'un nom: il y a dans tes vers le cœur d'un père !

Toi qui t'es développé, nourri des joies, des douleurs, des tribulations de la vie d'un charretier, tu pourras affirmer que lorsque le rire fuse dans un vers, c'est qu'il est l'écho joyeux de l'âme même du foyer, et, lorsque dans un vers on sent couler les larmes, c'est que réellement les cœurs étaient navrés.

Va, petit livre ! Et si le hasard t'emmène hors du territoire saint-gillois, n'oublies pas que tu es né et que tu t'es mûri aux rayons généreux du soleil de Provence.

Laforêt

Au felibre-carretié Lafourèst

Que toun fouit pete, noum d'un gàrri !
Siés d'Apouloun un eiretié,
Car, dóu soulèu menant lou càrri,
Èro, Apouloun, un carretié.

Mai, dins la lus dóu Felibrige,
Faras pas coume Faetoun
Qu'eilamoundaut, pres d'un lourdige,
Se debaussè dóu carretoun.

Tu, de la Bicho de Sant-Gile,
Aguènt, enfant, teta lou la,
Bon Lafourèst, siés proun agile
Pèr te jamai descavala.

F. MISTRAL.

Maiano, 24 d'abrièu 1907.

Au félibre-charretier Laforêt

Que ton fouet claque, nom d'un rat ! — Tu es d'Apollon un héritier, — car, du soleil conduisant le char, — Apollon était un charretier. Mais, dans la lumière du Félibrige, — ne va pas imiter Phaëton — qui, de là-haut, pris d'un vertige, — faillit tomber du charreton.

Toi, de la Biche de Saint-Gilles — ayant, enfant, tété le lait, — bon Laforêt, tu es assez agile — pour ne pas te laisser désarçonner.

F. MISTRAL.

Maillane, 24 avril 1907.

Gàubi d'enfant

L'ENFANT

I

Li cor soun treboula pèr la recouneissènço
Lou jour que l'enfant nais: l'oustau a trefouli;
Lou paire vèi subran si làgui s'esvali;
La maire, adoulentido, óublido si soufrènço;
Chascun lauso e benis la santo Prouvidènço;
La rèire, de lagremo, a lis iue'ntretouli.
Lou jour que l'enfant nais, l'oustau a trefouli,
Li cor soun treboula pèr la recouneissènço!

II

Es fa pèr coungreia, pèr béure li caresso;
Nous fai viéure, toustèms, de bèu pantai d'amour;
Es l'espèr de soun lum qu'escleiro li vièi jour,
Lou bastoun que, plus tard, tendra nosto vieiesso.
Soun regard, clar e dous, revèssò de proumessò,
E ié voudrian, segur, jamai vèire de plour.
Nous fai viéure, toustéms, de bèu pantai d'amour;
Es fa pèr coungreia, pèr béure li caresso !

III

La maire, que l'amour pèr lou pichot rënd folo,
Vèi de poulit discours dins soun piéu-piéu d'aucèu;
Pièi, quand, d'un jour à l'autre, apren un mot novèu,
Lou vai dire pertout; sèmblo qu'un ase volo !..
Fai faire au segne-grand, se vòu, la cabriolo,
Emai, trouban qu'acò vai bèn dins lou tablèu.
Vèi de poulit discours dins soun piéu-piéu d'aucèu
La maire, que l'amour pèr lou pichot rend folo!

IV

La grand es lèu aqui se lou paire se facho,
Quand vuejo, sus soun nas, la sieto dóu fricot,
O se, sus si geinoun, en cridant: « Hue ! Coco ! »
Póutiro, à plen de man, lou bout de si moustacho !
La maire, elo, d'acò, n'en ris que s'engavacho:
« L'aigo, l'eissugo-man netejaran acò !... »
Quand vuejo sus soun nas la sieto dóu fricot,
La grand es lèu aqui, se lou paire se facho !

V

Tambèn, que de soucit, s'a la mino lagnado,
S'ausissèn plus si crid treboula lou fougau!..
S'eissejo, plagnitièu, se rèn ié fai plus gau,
Se de lagremo, ai ! las, a la caro bagnado,
Viran autour dóu brès l'amo caro-virado.
De-que dounarian pas pèr aguedre soun mau ?
S'ausissèn plus si crid treboula lou fougau,
Tambèn, que de soucit, s'a la mino lagnado!..

VI

Mai, lou nistoun grandis, lou tèms di jo s'esbigno !..
Lou paire, d'à cha pau, drèisso soun sagatun,
Pèr qu'afrounte, dóu sort, tóuti li revoulun,
Pèr que sache tria li flour dins lis espigno.
Es que, mai d'uno fes, la chanço nous reguigno,
Lou draiou dóu bonur s'ennèblo dins lou fum.
Lou paire, d'à cha pau, drèisso soun sagatun,
Car, lou nistoun grandis, lou tèms di jo s'esbigno !

VII

Se marido au-jour-d'uei. Pèr tóuti, queto fèsto !
Tout canto, tout sourris, tout es trefoulimen!
Li vièi soun pensatiéu... Sèmblo qu'aquéu moumen
Vèn de i'amoulouna vint an subre la tèsto!
Au mitan di jovènt, sènton que soun de rèsto,
E, soulet, à l'oustau, s'entournon tristamen...

Tout canto, tout sourris, tout es trefoulimen,
Se marido aujour-d'uei: pèr tóuti, queto fèsto !

VIII

Mai, vai saupre, pamens, ço qu'a cousta de peno;
Vai agué li soucit, li joio qu'a douna;
Vai aguedre un enfant, tambèn, à poutouna,
Lou vai vèire, quand ris, emai l'ausi, quand reno !..
Alors, de-vers si vièi, si pensado rameno
E dis, emé regrèt: « Lis ai pas proun ama !.. »
Fau qu'ague li soucit, li joio qu'a douna,
Pèr que sache, l'enfant, ço qu'a cousta de peno!

Abriéu 1904.

Grâce enfantine

L'ENFANT

I

Les cœurs sont troublés par la reconnaissance — le jour où l'enfant naît: la maison a tressailli; — le père voit sur-le-champ ses ennuis s'évanouir; — la mère, endolorie, en oublie ses souffrances; — chacun loue et bénit la sainte Providence; — l'aïeule, par les larmes, a les yeux obscurcis. — Le jour où l'enfant naît, la maison a tressailli, — les cœurs sont troublés par la reconnaissance!

II

Il est fait pour inspirer et boire les caresses; - il fait vivre, sans cesse, de beaux rêves d'amour; — c'est l'espoir de ses rayons illuminant les vieux jours, — le bâton qui, plus tard, soutiendra notre vieillesse. — Son regard, clair et doux, déborde de promesses. - et nous ne voudrions, certes, n'y jamais voir de pleurs. — Il fait vivre, sans cesse, de beaux rêves d'amour; — il est fait pour inspirer et boire les caresses !

III

La mère, que l'amour pour le petit fait divaguer, — voit des jolis discours dans son

piaulement d'oiseau; — puis, lorsque, d'un jour à l'autre, il apprend un mot nouveau, elle le crie partout ; - on croirait qu'un âne s'envole!.. — A son grand-père, il fait, s'il le veut, faire des cabrioles, — et nous trouvons ceci très bien dans le tableau. — Elle voit des discours dans son piaulement d'oiseau, — la mère, que l'amour pour le petit fait divaguer!

IV

La grand'mère accourt, si le père gronde, — si, parfois, sur son nez, il verse son assiette pleine, — ou si, sur ses genoux et criant: - « Hue! Coco !.. » — il tire, à pleine main, le bout de ses moustaches ! — La mère, de ce fait, rit à s'en étrangler: — « L'eau, l'essuie-main, nettoieront tout cela!.. » — Quand, parfois, sur son nez, il verse son assiette pleine, — la grand'mère accourt, si le père gronde !

V

Aussi bien, que d'ennuis, s'il a la mine triste, — si nous n'entendons plus ses cris troubler le foyer!.. — S'il gémit, plaintif, si rien ne lui plaît plus, — si, de larmes, hélas ! sa face est inondée, — nous tournons autour du berceau, l'âme bouleversée. — Que ne donnerions-nous pour avoir son malaise ? — Si nous n'entendons plus ses cris troubler le foyer, — aussi bien, que d'ennuis, s'il a la mine triste!..

VI

Mais, le petit grandit, le temps des jeux s'enfuit !.. — Le père, peu à peu, dresse son rejeton, — pour qu'il puisse affronter, du sort, les tourbillons, — pour qu'il sache choisir les fleurs dans les épines. — C'est que, plus d'une fois, la chance rue sur nous, — le sentier du bonheur s'embrume de fumée. — - Le père, peu à peu, dresse son rejeton, — car, le petit grandit, le temps des jeux s'enfuit!

VII

Il se marie aujourd'hui. Pour tous, quelle fête ! — Tout chante, tout sourit, tout est tressaillement ! — Les vieux sont songeurs... comme si cet instant — venait d'annoncer vingt ans sur leur tête ! — Parmi les jeunes gens, ils se sentent de trop — et, seuls, à leur maison, ils rentrent tristement... — Tout chante, tout sourit, tout est tressaillement, — il se marie aujourd'hui: pour tous, quelle fête!

VIII

Il va savoir, enfin, ce qu'il coûta de-peines; il va avoir les ennuis, les joies qu'il a donnés; lui aussi va avoir un enfant à cajoler, — il va le voir rire et l'entendre geindre!... — Alors, vers ses parents, ses pensées se reportent, — disant, dans un regret: « Les ai-je

assez aimés??? » — Il lui faut les ennuis, les joies qu'il a donnés — pour qu'il sache, l'enfant, ce qu'il coûta de peines!

Avril 1907.

A MOUN DROLE

Acroustique.

Metes uno clarour dins noste car fougau;
A me te regarda quouro dormes, lou sèr;
Un sourire de tu m'es lou rai de l'espèr;
Rise se siés content, soufrisse de toun mau.
Innocènt, qu'ame tant vèire faire tripet,
Coumprendras moun amour s'un jour mefas papet!
E mi péu blanc, alors... belèu, te faran gau ?

A MON FILS

Acrostiche.

Tu mets une lueur dans notre cher foyer; — j'aime à te regarder lorsque tu dors, le soir; — un sourire de toi m'est un rayon d'espoir; — je ris de tes joies, je souffre de tes douleurs. — Innocent, que j'aime tant à voir faire le diable à quatre, — tu comprendras mon amour si tu me fais grand-père, un jour! — mes cheveux blancs, alors... peut-être, te feront plaisir?



PRESOUNIÉ !!!

A vougu s'endourmi moun pouce dins sa man
Que n'en fai pas lou tour! Sabe bèn que deman,
Long-tèms, long-tèms avans que loù soulèu pounceje,
Meme avans que lou gau proun matinié s'eigreje,
Sarai seguramen, au travai, atala.
E dire, que la pòu de lou faire quila,
La pòu qu'en boulegant, lou pantai que lou chalo,
Entrebouli'n moumen, fugigue d'un cop d'alo,
Me fai tène immobile à coustat de soun brès...
Bèl ange! se me gardo aqui, lou fai pas 'sprès !
Se vole m'enana, la maneto se sarro;
Un iue s'entre-durbis, pièi, tourna-mai, se barro;
Un alen de repaus passo sus soun front lis
E, dessus sa bouqueto, un sourire espelis!
Sourris!! Pèr-ço-que sènt, d'enterin que soumiho,
Un regard que lou couvo em'un cor que lou viho;
E, pèr pas destourba soun som tranquile e dous,
Rèste lou presounié de si det de velous.

PRISONNIER!!!

Il a voulu s'endormir mon pouce dans sa main — qui n'en fait pas le tour! Je sais bien que demain, — longtemps, longtemps avant que le soleil ne pointe, — même avant que le coq assez matinal ne chante, — je serai certainement, au travail, attelé. — Et dire que la peur de le faire pleurer, — la crainte qu'en bougeant, le rêve qui le berce, — troublé un seul instant, ne fuie à tire-d'aile, — me tient là, immobile, à côté du berceau... — Bel ange! qui me garde là sans s'en douter! — Si je veux m'en aller, la menotte se serre; — un œil s'entr'ouvre, se referme; — un souffle de repos passe sur son front pur — et, sur sa bouche mignonne, un sourire apparait! — Il sourit!! C'est qu'il sent, cependant qu'il sommeille, — un regard qui le couve et un cœur qui le veille; — et, pour ne pas troubler son paisible sommeil, — je reste prisonnier de ses doigts de velours.



SOM D'ANGE

Souto l'iue de la maire expandi de plasènço,
De-que i'a de plus bèu qu'un enfantet que dor?
Es lou rai qu'enlusionis lis ouro d'inchaiènço,
Es lou trelus di pantai d'or!

Dessouto soun front blous, trèvon ges de pensado...
S'endor... e, sian aqui, nàutri, que loù belan...
Es, dins lou miech-escur de la lampo beissado,
Un pau de rose sus de blanc.

Dirias que s'alestis à prene sa voulado.
Emé si bras en l'èr, barrant si pichot poung,
Sèmblo que, tout-d'un-tèms, vai furna l'oustalado
A la culido di poutoun.

Coume m'esmòuve vuei davans lou siéu, pecaire!
Tambèn, se quauque jour, s'esmòu davans un brès,
Alors, poudra sachè ço qu'es l'amour d'un paire
E, m'assoustarà di revès.

SOMMEIL D'ANGE

Sous l'œil de la mère épanoui de plaisir, — qu'y a-t-il de plus beau qu'un enfant qui dort? — C'est le rayon qui illumine les heures de mélancolie, — c'est la splendeur des rêves d'or !

Sous son front pur, n'errent point de pensees.— Il s'endort... et, nous sommes là, nous, qui l'adorons. — C'est, dans la demi-obscurité de la lampe baissée, — un peu de rose sur du blanc.

On dirait qu'il s'apprête à s'envoler. — Avec ses bras levés, fermant ses petits poings, - on croirait, tout à coup, qu'il va fureter dans la maison — à la cueillette des baisers.

Comme je m'émeus aujourd'hui devant le sien, péchère! — Aussi bien, si un jour, il s'émeut près d'un berceau, — alors, il comprendra ce qu'est l'amour d'un père et, il m'évitera les ennuis.

QUAU SAUP ??

D'abitudine, lou sèr, quiha sus lou lindau,
Embraia? Dieu saup coume! e souvènt pèd descaus,
M'espèro. Auso panca s'alarga sus la routo,
Entre li biciéucleto e li viage de bouto :
A pòu; mai, tre que vèi li gland di cubertoun,
Ah! moun ami de Diéu ! part, coume un fouletoun !
Vai, poudès ié crida: « Plan! de la barruleto ! »
Ah ! pas mai ! « Vai planet! » Si pichòti cambeto
Navigon, fan de pas dóu mens mié pan d'escart,
Brassejo, tout ié vai, n'a pou d'èstre en retard.
Lou brave enfant, pamens !... Me poutouno, se freto
E me dis: « Mounto-me, paire, sus ta carreto. »
Iéu lou mounte, parai ? Alors, pièi, vòu lou fouis
Que me balanço au bras o me pendoulo au coui,
Après, de-que vòu mai ? Es li guido ! « Viedase!
Dis, quand sauprai mena, me croumparas un ase,
Un ase pèr de bon, sabes, de car e d'os,
Per ié tana lou cuer em'un moussèu de bos.
— Hou ! se vos l'arriba 'mé d'aquelo civado
Ai pòu que fague pas de grossi petarado.
— Eh ! l'apasturarai, ié baiarai de bren,
Pièi, lou long di valat, tambèn lou bandiren ! »
E, tout parlin-parlan, arriban à l'estable.

Ame miés parla ' m' éu qu 'em' un gènt resounable.
Au mens, soun paraulis linde, franc coume l'or,
Sabe qu'es lou retra de ço qu'a dins lou cor.
Sa tèsto rèsto drecho en disènt sa pensado.
Sabe que, quouro dis: « Moun paire, uno brassado »
Es un poutoun de iéu que vòu, ni mai ni mens.
Sis iue n'an pas 'n belu, si bras pas'n mouvemen
Que noun posque crida ço qu'es que n'es l'encauso.
Aro parlo d'acò, tout-aro, d'autro causo,
Mai siéu assegura, coume i'a'n paradis,
Que n'en pènso pas mai que ço que me n'en dis.

Dire qu'aquéu trelus noun sara de durado !
Vèngue, pèr eu, la vido emé si mau-parado,
Emé si revoulun d'aurige maucourant,
De regrèt, d'ilusioun mounte nous abéuran;

Emé si mau-despié, ‘mé si lucho ferouno
Ounte lou crèbo-cor sèmpre nous envirouno
E, tau qu’un bastimen soulet, desendraia,
Sus de marrit roucas, nous trais, desvaria.

Saupre se veirai pas, emé proun d’amarezzo,
Un nivo s’espandi sus soun rai de franquesso ?
Se sis iue, davans iéu, se beissavon ! Quau saup ?
S’un jour, de la misèri, entre-vèi li queissau;
Se vèi que, proche d’èu, d’ùni, l’esquino :basso,
Vivon, se trufon d’èu e ié curon sa biasso !
... Saupre se voudra pas faire coume éli fan .
Pèr un cop de capèu, pèr un moussèu de pan.?

A mens que, seguissènt l’eisèmple de soun paire,
Escampe un caladoun mounte es bon de lou traire,
Ague soun franc parla, e, fasènt soun degut,
Tèngue lou dre camin, mai en demourant gus !!!

QUI SAIT ??

Habituellement, le soir, droit sur le seuil, — culotté ? Dieu sait comme ! et souvent les pieds nus, — il m’attend. Il n’ose pas encore s’aventurer sur la route — parmi les bicyclettes, les chargements de tonneaux: — il a peur; cependant, dés qu’il aperçoit les glands des couvertes (1), — ah ! mon ami de Dieu ! il part en tourbillon ! — Allez ! vous pouvez crier: « Doucement à la dégringolade ! » — Ah ! oui, doucement! Ses petites jambes — s’agitent en des pas d’au moins... douze centimètres, — les bras, le corps en mouvement, il craint d’être en retard. — Quel brave enfant, pourtant!.. Il m’embrasse, se frotte — et me dit: « Monte-moi, père, sur ta charrette. » — Je l’y monte, n’est-ce pas ? ensuite il veut le fouet — qui balance à mon bras ou pendu à mon cou. — Que veut-il encore ? — les guides ! « Diantre ! — quand je saurais conduire, dit-il, tu m’achèteras un âne, — un âne vrai, sais-tu, en chair et en os, pour lui tanner le cuir avec une trique. — Hé! la, si tu crois le nourrir avec cette avoine, — je crains qu’il ne fasse pas de grosses crottes. — Eh ! je lui donnerai du foin, en pâture, et du son, — puis, le long des fossés, nous pourrons le lâcher. » — Et, tout en jacassant, nous arrivons à l’écurie.

J’aime mieux causer avec lui qu’avec un homme sérieux. — Au moins, son raisonnement pur et franc comme l’or — est le portrait vivant de ce qu’il a dans le cœur. — Sa tête reste droite en disant sa pensée. — Je sais que lorsqu’il dit: « Papa, embrasse-moi ! » — c’est un baiser de moi qu’il veut, ni plus ni moins. — Ses yeux

n'ont pas une étincelle, ses bras n'ont pas un geste — qu'il ne puisse crier ce qui l'a provoqué. — Il parle, à présent de ceci, tout à l'heure d'autre chose, — mais je suis certain, comme je crois au ciel, — qu'il n'en pense pas plus qu'il n'en dit.

Dire que ces splendeurs ne peuvent pas durer! — Vienne, pour lui, la vie avec ses périls, — avec ses tourbillonnantes bourrasques quidécouragent, — où nous nous abreuvons d'illusions, de regrets; — avec ses dépités, ses luttes furieuses — où le creve-cœur partout nous entoure — et, tel qu'un vaisseau isolé, dérouté, — sur de traitres rochers, nous jette, éperdus.

Ne verrai-je pas, avec assez d'amertume, — un nuage s'étendre sur son rayon de franchise? — Si ses yeux, devant moi, se baissaient ! Qui-sait? — Si un jour la misère lui montre les dents, — s'il voit que, près de lui, certains, le dos plié, — vivent et, se moquant, lui vident sa besace ! — Ne tentera-t-il pas de faire ce qu'ils font — pour un salut, pour un morceau de pain ?

A moins qu'imitant l'exemple de son père, - il jette son pavé où il le juge bon, — il ait son franc parler et, faisant son devoir, — il reste honnête, mais, en même temps, gueux!!!

(1) Couvertures cirées adaptées au collier.

UNO MAIRE

I

La maire couvo sa nisado,
E, l'enfantoun, coume l'aucèu,
Dèu rèn cregne di mau-parado
A la sousto d'aquéu mantèu.

II

Tant que sian à la bressolo,
Tant que l'avèn à noste entour,
Miés que res, elo, nous assolo,
Nous atapo de soun amour.

III

Sèns èstre un moumen alassado,
De proche o liuen, viho sus nous

En devinant nòsti pensado,
Talamen counèis nòsti goust.

IV

Se dóu malur, l'àrpio crudèlo,
Un jour, nous pessugo, nous mord,
Sa pensado embausemarello,
Lèu, sourgento dins noste cor.

V

Dins la mort, darriero escoundudo,
La maire s'embarro un matin,
E plouran, sènso soun ajudo,
Ai! las, noste proumié chagrin.

UNE MÈRE

I

La mère couve sa nichée, — et, l'enfant, tout comme l'oiseau, — ne doit rien craindre des bourrasques — à l'abri de ce manteau.

II

Tant que nous sommes au berceau, — tant que nous l'avons près de nous, — mieux que personne, elle nous console — en nous couvrant de son amour.

III

Sans se laisser jamais abattre, — de près ou de loin, elle nous veille — en devinant nos pensées, — tant elle connaît nos goûts.

IV

Si du malheur la serre cruelle, — un jour, nous pince et nous mord, — son souvenir embaumant — surgit vite dans nos cœurs.

V

Dans la mort, dernier refuge, — la mère s'en ferme un matin — et nous pleurons sans son aide, - hélas! notre premier chagrin.

LOUGICO D'ENFANT

A moun cousin Truphème.

Quand empougnon tres an (parle di garçounas),
Es l'age, o jamais noun, de fai de cabriolo;
Es l'age ounte de-longo an un det dins lou nas
E qu'an pas pou de rên, se noun d'ana ' l'escolo.

Acò d'aqui pamens, quàuqui fes li retèn;
Lou vese pèr lou mièu: souto aquelo menaço,
Rèsto soumés e siau... cinq minuto de tèms,
E... cinq minuto! es long, sèns boulega de plaço !

Un jour sa maire fai: « Siéu lasso de- crida,
La peitrino me coui, lou gousié s'espalanco;
Sacre moustras d'enfant! poudèn plus te brida !
Anaras à l'escolo, o bèn garo la branco !

E veiren, à la fin, quau es que gagnara,
Se sara tu, rascas, o se sara ta maire. »
Si bèus iue, tout pregant, vèrs iéu s'èron vira
Coume pèr demanda se la leissariéu faire ? —

Quand me regardo ansin, moun courage se found;
Se found... Oh ! mai, alor, pèr n'aguedre uno idèio,
Fau que fagués tuba dous paquet de carboun
Pièi, metre à la sartan un tros de jalarèio.

Aqueste cop, pamens, vouguère èstre l'einat
« O, moun ome, ié fau, podes faire la bèbo,
Anaras à l'escolo, e quouro ? après dina,
Sara tant pis pèr tu se lou cor te n'en crèbo.»

Plourè pas! N'en saup mai que ço que n'i'ai après.
Fuguè brave, fuguè si pichòti grimaço;
Troubè la soupo bono... e n'en mangè dos fes.
Vesès; se n'en counèis deja de nis d'agasso !

Oh ! s'èro esta que iéu, ié dounave à gagna,
Mai, la maire vouguè mantène sa proumesso.
Ié passè sus lou nas l'eissugo-man bagna,
Pièi, zou ! de l'embandi n'aguè la marridesso.

Lou prene pèr la man e partèn tóuti dous:
Éú, gounfle coume un bou, e iéu (i'a pèr n'en rire),
Lou vèire camina'mé soun èr malurous,
N'ère plus gounfle qu'éú, tenès, se fau lou dire ! .

« Vai, veiras, ié disièu, pèr fin de l'ameisa,
Poudras trepa, jouga, n'auras de cambarado !
— Noun ! crido, coume vos que posque m'amusa
Dóu moumen que la porto es de-longo barrado ! »

Restère estabousi ! Aro, digas un pau
Coume, vous, aurias fa, s'erias esta ' ma plaço ?
Iéu, fau ni un ni dous, zou! l'entourne au fougau
Quasimen vergounous emé la testo basso !

II

La replico d'enfant a'n poudé mai qu'estrage.
Pèr que vagon au cor em'aquéu sèn prefound,
Li leiçoun, que pescan dins la bouco dis ange,
A faugu que dóu cèu crebèsson lou plafoun.

Me remèmbe qu'un jour, prenguère de souspresso
Dins un bartas fourni un galant roussignòu;
Pensave que mi siuen, li grano, mi caresso
Ié farien óublida soun-nis, emai sis iòu.

Sabe pas s'óublidé la lèio abouscassido
Mounte tóuti li jour siblavo sa leiçoun,
Mai n'ausiguère plus si noto enfestoulido!
Aguè, dins lou bartas, óublida si cansoun...

III

O Liberta! quau dounc a semena ta grano,
E quau la fai greia dins li cor innocènt?
Quau es que fai brusi, coume un son de campano,
Toun noum que li mourtau à geinoun benissèn?

Es l'enfant que lou dis, es l'aucèu que lou canto,
Es lou mistrau feroun que lou bramo en passant;
Lou parpaïoun lou dis à la flour que l'encanto,
Ço que sèmpe nous dis la mar en se bressant

E nous, pensaire astra, rèi de la creaturo,
Dins lou cièucle estrechi mounte tóuti trepan
Vendèn la Liberta que canto la naturo
Pèr un pauquet de glòri o pèr un flo de pan !

LOGIQUE D'ENFANT

A mon cousin Truphème.

Lorsqu'ils prennent trois ans (je parle des garçons), — c'est bien l'âge ou jamais de faire des cabrioles, — l'âge où ils ont toujours un doigt dans le nez — et où ils n'ont peur de rien... si ce n'est de l'école.

Ceci pourtant les retient quelquefois; — je vois bien pour mon fils, qui, sous cette menace, — reste sage et muet... cinq minutes entières. — Cinq minutes! c'est long sans changer de place !

Un jour sa mère dit: « Je suis fatiguée de crier, — ma poitrine est en feu, mon gosier s'écorche; — sacré monstre d'enfant! nous ne sommes plus maîtres de toi ! — Tu iras à l'école, sinon gare la trique !

Et nous verrons enfin qui aura le dernier mot, — de toi, morveux, ou de ta mère. » — Ses beaux yeux en priant s'étaient tournés vers moi, — semblant me demander si je la laisserais faire.

Lorsqu'il me fixe ainsi, mon courage s'évanouit — il se fond... Oh ! alors, pour s'en faire une idée, — il faut faire flamber deux paquets de charbon — et mettre sur la poêle un morceau de gélatine.

Cependant, cette fois, je voulus être l'aîné: — « Oui, mon garçon, lui dis-je, tu peux faire la moue, — tu iras à l'école; et quand ? après dîner; — tant pis pour toi si tu en as le cœur gros. »

Il ne pleura pas ! il en sait plus long que je ne lui en apprends. — Il fut sage; il fit ses petites cajoleries; — il prit goût à la soupe et en mangea deux fois. — Voyez ! s'il sait déjà trouver les nids de pie !

Oh! si j'avais été seul je perdais la partie, — mais la maman voulut tenir parole. — Elle le débarbouilla d'un essuie-main humide — et puis, de l'envoyer, elle eut la cruauté!

Je le prends par la main, et nous partons ensemble: — lui, gonflé comme un outre, et moi (c'est à en rire), — le voir s'acheminer d'un air si malheureux, — j'étais plus gonflé que lui, tenez, s'il faut en convenir !

« Va, tu verras, lui disais-je afin de l'apaiser, — tu pourras courir, jouer, tu en auras des camarades! — Non ! s'écrie-t il, comment veux-tu que je puisse jouer — puisque la porte est constamment fermée !»

Je fus abasourdi ! Maintenant, dites-moi, — comment auriez-vous-fait, vous-trouvant à ma place, — Je ne fis ni une ni deux: je le ramenai au foyer, — presque honteux, tête baissée.

La réplique d'enfant est d'un pouvoir étrange. Pour qu'elles aillent au cœur avec ce sens profond, — les leçons, que nous puisons dans la bouche des anges, — ont dû du ciel percer la voûte.

Je me souviens qu'un jour je pris par surprise, — dans un buisson touffu, un joli rossignol; — je pensais que mes soins, les graines, mes caresses — lui feraient oublier son nid et sa couvée.

J'ignore encore s'il oublia l'allée boisée — ou chaque jour il sifflait sa leçon, — mais je n'entendis plus ses notes joyeuses ! — Il eût dans le taillis oublié ses chansons...

III

O Liberté ! qui donc a jeté ta semence ? Qui donc la fait germer dans les cœurs innocents ? — Oui donc fait bruire, ainsi qu'un son de cloche, — ton nom que les mortels bénissent à genoux ?

C'est l'enfant qui le dit, c'est l'oiseau qui le chante, — c'est le mistral furieux qui le hurle en passant; — le papillon le dit à la fleur qui l'enchanté, — ce que toujours nous dit la mer en se berçant.

Et nous, penseurs prédestinés, rois de la créature, — dans le cercle restreint dans lequel nous tournons, — nous vendons la Liberté chantée par la nature pour un peu de gloire ou un morceau de pain !



A MOUN MÈSTRE D'ESCOLO

I

Aviéu panca voungé an quand quitère l'escolo
Coume se quito uno presoun
(Escusas la coumparesoun);
Que voulès ? d'aquéu tèms, ma tèsto èro proun folo.

Arregardas, pamens, lis enfant coume soun !
En tóuti prus la memo envejo:
Lacha d'un brisoun la courrejo
Que li tèn estaca, lou nas dins si leiçoun.

Per nàutri, marrit péu, lou mèstre èro un barbaro,
A l'amo fousco d'un bourrèu,
Qu'aurié faugu sus lou Castèu(1)
Pousqué faire dansa 'mé de grand cop de barro.

Pensavian qu'i vacanço, i dimenche, i dijòu,
D'ana rapuga d'agrioto,
E, dóu Piè-Rouge (2) i Cascagnoto (3),
Ana quista de nis pèr n'en bèure lis iðu.

II

Vuei que chascun es fièr de soun pau de sabènço;
Vuei que pamens avèn coumprès;
Is ùni que nous an après,
A l'umble pichot mèstre aguen recouneissènço.

Pensen ço qu'a faugu de paciènci, d'esfort
Pèr fusteja nòsti pensado,
E pèr metre à nosto pourtado
La branco dóu Sabé'mé tóuti si tresor.

Es éu qu'a, mau-grat nous, mes aquelo lusido
Que meno tóuti nòsti pas
Liuèn di gourg e liuèn di clapas
De pertout semena tout-de-long de la vido.

Es éu qu'à plen de man, jito à l'asard di vènt
La grano d'espèr sano e drudo,
E, se lou Prougrès lou saludo,
A lou dre d'èstre fièr: soun salut ié revèn !

- (1) Castèu de Sant-Gile.
- (2) Quartié au nord de Sant-Gile.
- (3) Quartié au levant de Sant-Gile.

A MON MAÎTRE D'ÉCOLE

I

Je n'avais pas onze ans quand je quittai l'école — comme l'on quitte une prison — (excusez la comparaison); — que voulez-vous ? à cet âge j'étais quelque peu léger.

Voyez donc, cependant, ce que les enfants sont ! — A tous démange la même envie: — secouer quelque peu le joug — qui les tient attachés le nez dans leur leçon.

Pour nous, mauvais sujets, le maître, vrai barbare, — avait l'âme sombre d'un bourreau, — qu'il aurait bien fallu, sur le Château (1), — pouvoir faire danser a coups de trique.

Nous ne songions qu'aux vacances, aux dimanches, aux jeudis, — qu'a grappiller des cerises — et, du Pié-Rouge (2) aux (cascagnottes (3), — aller chercher des nids pour en boire les ceufs.

II

Aujourd'hui que chacun est fier de sa petite science; — que chacun enfin a compris; — à ceux qui nous ont appris, — à l'humble petit maître gardons reconnaissance.

Songions à ce qu'il fallut de patients efforts — pour équarrir nos pensées — et pour mettre à notre portée — la branche du Savoir avec tous ses trésors.

C'est lui qui, malgré nous, a mis cette lueur — qui conduit tous nos pas — loin des abîmes et des rochers — semés un peu partout dans le sentier de la vie.

C'est lui qui, à pleines mains, jette au hasard des vents — la semence d'espoir saine et forte, — et, si le Progrès le salue, — il a droit d'être fier: ce salut lui est dû !

(1) Château de Saint-Gilles. (2) Quartier au nord de Saint-Gilles. (3) Quartier au levant de Saint-Gilles.

A-N-UN FOUGAU AMI

Moussu e Dono C..., de.Sant Gile.

Vous n'en souvèn? Veniéu-vous parla de moun libre,
De moun Gàubi d'enfant mounte ai mes tout moun cor,
Mounte ai canta mi joio e ploura mi maucor
Dins la lengo d'amour que parlon li Felibre.

O ! voste car fougau, mounte me sentiéu libre
De bressa la vihado au son di rimo d'or,
Sèmpe n'en gardarai l'amistadous record,
Lou record simpati que vòu que l'amo vibre.

Vòsti bèus einadet, risoulènt e sousprés,
Escouton, atentiéu, sèns l'aguè bèn coumprés,
Lou coumoul d'estrambord que lou pouèto escampo,

E, dóu tèms qu'escoutas lou vers que se bandis,
Lou jouine, qu'esmòu pas la cansoun que se dis,
Demoro pivela pèr lou lus de la lampo!

A UN FOYER AMI

Monsieur et Madame C..., de Saint-Gilles.

Vous souvient-il ~ Je venais vous parler de mon livre, — de Grâce enfantine où j'ai mis tout mon cœur, — où j'ai chanté mes joies et pleuré mes ennuis — dans la langue d'amour que parlent les Félibres.

O ! votre cher foyer, où je me sentais libre — de bercer la veillée au son des rimes d'or, — toujours j'en garderai l'affectueux souvenir, — souvenir sympathique pour lequel l'âme vibre.

Vos beaux petits aînés, souriants et surpris, — écoutent, attentifs, sans trop bien le comprendre, — le débord d'enthousiasme que jette le poète,

Et, pendant que vous écoutez et que le vers s'envole, — le jeune, que n'émeut pas la chanson du moment, — demeure fasciné par l'éclat de la lampe!

LI BOUQUET D'AGRIOTO

Lou sèr, tant-lèu rintra d'uno felibrejado,
A l'oustau, cresès-me, se passo un bon moumen;
Pèr iéu e lou pichot n'es que trefoulimen;
N'es que crid d'estrambord, n'es que poutounejado.

Siéu pancaro asseta que l'ai sus li geinoun.
Éu que s'enchau, parai ? di causo felibrengo:
« De-qu'ei que m'an manda, ço-dis, lis Arlatenco ?
Car, m'as adu quicon... diguèsses pas de noun !

— Moun drole, i Pont de Crau, dos galànti mignoto,
Aucèu que de si cant esgaion un fougau
E trepon dins li prad coume dous perdigau,
M'an fa pourta pèr tu dous bouquet d'agrioto. »

Sauprés que d'aqueste an, n'avié 'ncaro ges vist.
Oh ! ço qu'èro countènt, vous lou figuras gaire!
« Anen! vai, soun pèr tu, ié redisié sa maire;
Ve-lou, ve ! lou badau ! que plouro emai que ris! »

Mai veici que subran, o gàubi d'enfantoun !
« Paire, dis en pourtant si man à sa bouqueto,
Veses, pèr gramacia 'quéli dos chatouneto,
Ié mandé de tout cor dous bouquet de poutoun.

LES BOUQUETS DE GRIOTTES

Le soir, sitôt rentré d'une félibrée, — à la maison croyez que pendant un moment, — pour moi et le petit, c'est un débordement de cris d'enthousiasme et de baisers.

A peine suis-je assis qu'il est sur mes genoux. — Lui qui se soucie peu, n'est-ce pas, des choses félibréennes: — « Que m'ont donc envoyé, dit-il, les -Arlésiennes ? — Car tu apportes quelque chose... ne va pas dire non !

— Mon fils, aux Ponts de Gau, deux gentilles mignonnes, — oiseaux qui de leurs chants égaiant un foyer — et courent par les près telles que des perdreaux, — m'ont fait porter pour toi deux bouquets de griottes. »

Sachez que de l'année il n'en avait point vu. — Ah ! vous ne pensez pas ce qu'il était

heureux. — « Allons! va, c'est pour toi, lui redisait sa mère; — Voyez-le, ce nigaud, qui pleure et rit en même temps ! »

Mais voici tout à coup, ô grâce de l'enfance ! — « Papa, dit-il, portant ses mains à sa bouche, — vois-tu ! pour remercier ces aimables fillettes, — j'envoie de tout mon cœur deux bouquets de baisers. »

ENFANT TRACASSIÉ

Parlas dis enfant tracassié ?
Lou miéu l'es quasimen de-rèsto:
Un vòu de tavan merdassié
Vous enflarien pas tant la tèsto.
Acò n'es tout-de-long dóu jour
Un senòdi que desvariho;
N'i'a pèr souveta d'èstre sourd
Talarnen s'alasso l'auriho.
Dequè que ié vèngue à la man,
Se n en fai lèu uno jougaio;
Es bèn que dedins lou boucan,
N'a lou diable dins li fruchaio!
Un cop mounto sus lou bufet
O ben atalo li cadiero,
Pièi, à chivau sus li boufet,
Li rebalo dins la carriero.
L'autre jour, sèns mai de façoun,
S'èro alounga dins la regolo:
Disié que jougavo i peissoun !
S'avias vist sa niaire... èro folo...
A soun entour, rèn i'abaris;
Mounte que siegue fai tampino,
E soun grand, bisco emai n'en ris
Quand i'acampejo si galino.
Lou catounet gris que mi gènt
M'avien garda d'uno nisado,
S'esfouiro, s'en vai à l'enguènt:
Deja n'agu soun esquichado.
Uno autre fes, quete malur!
Prenguè la sartan mascarado,
E piéi, pèr jouga 'u ramounur,
Vous la pautejè 'no pasado.

Èro negre coume un peiròu
E'm'acò, d'un plan qu'estoumaco,
Me fai: « Es iéu, n'agues pas pòu,
Vai, te metrai pas dins ma saco ! »
E se, d'asard, de fes partèn
Per i'espoussa li plus maduro,
Pàuri que sian! l'on se retèn,
E zóu! vous ris sus la figuro !

Bèn, que voulès ? n'a que tres an.
Lou vèire jouga me repauso,
E, se m'amuso en s'amusant,
Pode bèn ié passa de causo...

ENFANT TAPAGEUR

Vous parlez d'enfants tapageurs ? Le mien l'est presque trop: — un vol de hannetons — vous enfleraient moins la tête. — C'est pendant toute la journée — un vacarme qui vous rend fou; — on souhaiterait d'être sourd, — tellement l'oreille se lasse. — Tout ce qui est à portée de sa main — se transforme en jouet; — ne se plaisant que dans le bruit, — il a le diable au corps ! — Une fois il grimpe sur le buffet — ou bien il attelle les chaises, — et, a califourchon sur le soufflet, — il le traîne dans la rue. — L'autre jour, sans plus se gêner, — il s'allongeait dans le ruisseau, — disant qu'il jouait au poisson ! — Si vous aviez pu voir sa mère... elle était folle... — Autour de lui rien ne peut vivre en paix;

Où qu'il soit, il bouleverse, — et son grand-père peste et rit — lorsqu'il lui poursuit ses poules. — Le tout petit chat gris que mes parents — m'avaient gardé d'une portée, — se vide, hélas ! et se meurt: — il a déjà été serré. — Une autre fois, quel grand malheur ! — il prit la poêle machurée — et, pour jouer au ramoneur, — il la tripota un bon moment. — Il était noir comme un chaudron, — et, d'un calme qui vous estomache: — « C'est moi, dit-il, n'aie donc pas peur, — je ne te mettrai pas dans mon sac ! » — Et si, parfois, nous essayons — de le corriger, — pauvres que nous sommes ! on n'ose pas — et il vous rit au nez.

Que voulez-vous ? il a trois ans. — Le voir s'amuser me repose — et, s'il m'amuse en jouant, — - je peux bien excuser des choses...



LA TROUPETO

I

Ausissènt brounzina li « sacre noum de noum »,
Tant-lèu qu'aguère fa vint pas dins la carriero,
Pensere: té ! ié sian, se crido au cabanoun,
La femo e lou pichot s'espousson mai li niero.
Rintre: « Dequé i'a mai ? dequ'es aquéu boucan?
Vous lagnarés dounc pas de faire un tau senodi?
Se n'èro pas pèr rèn, ve ! garçariéu lou camp.
De-longo ausi rena, n'ai proun, me vèn en òdi ! »
— D'aquèu moustre d'enfant ! dequ'es qu'a dins la pèu ?
La maire ço-disié, de-bon enmaliciado,
Oh ! me fara mourir, segur, dès an plus lèu,
Talaman que me fai bisca dins la journado.
Te n'en croumparai mai de jouguet de cinq sòu »
Lou drole respoundié: « S'es coupado souleto. »
Couprenguère, en vesènt li moussèu pèr lou sòu,
Que venié, lou capoun, d'esclapa sa troumpeto !
« Es pèr acò-d'aquí que te mines ansin ?
O femo! laissez-me galeja ta coulèro;
Se biscave pas mai d'un foutrau d'agassin,
Me creiriéu dis urous que i'ague sus la terro.
En n'aguènt qu'un soulet que te viro à l'entour
Me sèmblo pas de-bon que te fagues de veno;
Se te brules lou sang coume acò, tout lou jour,
Dequé vai èstre alors se 'n cop n'i'a 'no dougeno!
— Oh ! tu, pèr lou pichot, rebèco, siés trop fla,
(La femo es pas'n saboun, sabès, mai tant bèn glisso)
Veiras, se quauque jour pièi te lou fau gibla,
Se me dounaras dre d'agué fa la pouliço.
Emé tu, vai, coucagno! a de-longo resoun. »
Tambèn n'es proun verai qu'ai lou perdoun facile;
Lou charpa ? Trobe pas que n'ague bèn besoun;
Dise: « Sian esta jouine », lou laisse tranquile.

II

A-n-ausi reproucha li defaut dis enfant,
Rise, quand i'a pulèu pèr ploura de vergougno,
Car, nàutri, li sena, dins li nostre, gafan
E leissan s'abéura lou que manco de pougno !

« Hou! lou niais, lou curious, lou nèsci maufatan! »
Zóu ! charpas à l'enfant qu'esclapo sa troumpeto,
Pièi, vautre, pèr saché ço qu'es que i'a 'u mitan,
Se poudias... brisarias nosto pauro planeto !

LA TROMPETTE

I

En entendant éclater les « sacré nom de nom »,! — aussitôt que j'eus fait vingt pas dans la rue — je me dis: tiens, ça y est! on crie à la maison; — ma femme et le petit se secouent les puces ! — Je rentre: « Qu'y a-t-il ? quel est donc tout ce bruit? — Vous ne vous lasserez donc jamais de vivre en un tel vacarme? — Ah ! pour un rien, tenez, je repartirais. Toujours entendre grogner commence à m'ennuyer! » — Oh ! le monstre d'enfant, qu'a-t-il donc dans le corps? — la mère répétait, réellement colère, — il me fera mourir, certes, dix ans plus tôt — tant il me fait bisquer dans la journée. — Je t'en rachèterai des jouets de cinq sous ! » — Le petit répondait: « Elle s'est cassée seule. » — Je compris, en voyant les débris joncher le sol, — qu'il venait, le malheureux, de briser sa trompette ! — « Gomment! c'est pour cela que tu enrages ainsi? — ô femme ! laisse-moi plaisanter ta colère. — Si je n'étais pas plus ennuyé par un méchant cor au pied, — je m'estimerais un dés plus heureux du monde. — N'ayant que celui-ci qui tourne autour de toi, — je ne comprends pas bien ton gros mauvais sang. — Si tu t'en fais ainsi toute la journée, — que sera-ce donc quand tu en auras douze ! — « Oh ! toi, pour le petit, reprend-elle, tu es trop lâche, — (ma femme n'est point savon, savez-vous, mais elle glisse) — tu verras, si un jour tu as à le dresser, — si j'aurai eu raison de me gendарmer. — Avec toi c'est commode : il a toujours raison. » — C'est tout de même vrai! j'ai le pardon facile; — gronder ? pourquoi ? en a-t-il bien besoin? — « Nous avons été jeunes », me dis-je, et je le laisse en paix.

II

Lorsque j'entends reprocher leurs défauts aux enfants, — je ris, quand je devrais plutôt pleurer de honte, — car, nous, hommes sensés, nous pataugeons dans les nôtres — en laissant s'y noyer celui que les forces trahissent.

« Hou ! le niais ! le curieux ! le sot malfaisant ! » — Allez! grondez l'enfant qui brise son jouet, — lorsque vous, pour savoir ce qu'elle contient, — vous tentez de briser notre pauvre planète !

ASSABÉ

PÈR L'ESPELIDO DE MA BESSOUNADO

A cha dous soun vengu! Oh! coume nous fai gau
D'ausi si proumié crid que saludon la vido!
Esrnougu, benissèn uno talo espelido;
D'ange n'i'a jamais proun pèr garda lou fougau.

La grand, autour dóu brès, plouro, ris, vèn e vai;
La maire, em'estrabort, bèlo sa bessounado;
L'einadet dis: « Tant miés, qu'aurai dous cambarado !
Eh ! brave ! cride iéu, dous Felibre de mai !!!

13 d'avoust 1906.

FAIRE PART

POUR LA NAISSANCE DE NOS JUMEAUX

Par deux ils sont venus! Oh! comme on a plaisir — d'ouïr leurs premiers cris saluer la vie! — Émus, nous bénissons une telle naissance; — on n'a jamais trop d'anges pour garder le foyer.

Grand'mère, autour du berceau, pleure, rit, affolée; — la mère enthousiasmée regarde complaisamment ses jumeaux; — l'aîné s'écrie: « Tant mieux, j'aurai deux camarades ! » — Eh ! bravo ! je réponds: deux Félibres de plus !!!

13 août 1906.

BRESSARELLO

I

Chatouno e nistoun
Soun dins la memo bressolo,
Chatouno e nistoun
Van clucha si bèu vistoun.
Se volon quila
Lèu la maire lis assolo,
Se volon quila
Zóu ! lou pitre plen de la

II

Jan e Magali,
Souto lou cèu de Prouvènço,
Jan e Magali
Fan tout-bèujust qu'espeli.
Sus un tant beu nis
L'alo de la Prouvidènço,
Sus un tant bèu nis,
Pouderouso, s'expandis.

III

Lou cor esmougu
La rèire li cansounejo,
Lou cor esmougu
Davans li nouvèu vengu.
I é canto plan-plan
De sa voues que crenihejo,
Ié canto plan-plan
E lou brès fai soun balans:

IV

« Mi pichot, dourmès,
Mai n'agués pas de dentello,
Mi pichot, dourmès
Viharen sus vòsti bres.

N'aurés li poutoun
D'uno maire que vous bèlo,
N'aurés li poutoun
Qu'amon tant lis enfantoun. »

V

Sèns nous averti,
Sèns reviha sa nisado,
Sèns nous averti
Lou paire es deja parti;
Tournara bèn las
Aguènt acaba journado,
Tournara bèn las,
-Dounas-ié joio e soulas.

VI

Sus soun front clina
Pausarés vòsti bouqueto,
Sus soun front clina
Pèr lou soulèu rabina.
Sus si bras terrous.
Passarés vòsti maneto,
Sus si bras terrous
Que travaion que pèr vous.

VII

Pièi se'n cop sias grand,
Ange que lou cèu nous mando,
Pièi se'n cop sias grand'
S'avès enca vòsti grand,
Amas si péu blanc,
Ansin que Diéu lou demando,
Amas si péu blanc,
Vous beniran en tremblant.



BERCEUSE

Air de la Berceuse bleue.

I

Fillette et garçonnet — sont dans le même berceau, — fillette et garçonnet — vont fermer leurs jolis yeux. — Veulent-ils crier? — vite la mère les calme, — veulent-ils crier? — vite, le sein plein de lait!

II

Jean et Magali, — sous le ciel de la Provence, Jean et Magali — viennent juste de naître. — Sur une si belle nichée — l'aile de la Providence, - — sur une si belle nichée, — puissante, s'étend.

III

Le cœur ému — l'aïeule chante, — le cœur ému devant les nouveaux venus. — Elle chante doucement — de sa voix qui grince, — elle chante doucement et le berceau balance:

IV

« Mes petits, dormez; — quoique vous n'ayez pas de dentelles, — mes petits, dormez, — nous veillons sur vos berceaux. — Vous aurez les baisers — d'une mère qui vous adore, — vous aurez les baisers — qu'aiment tant les petits enfants. »

V

Sans nous avertir, — sans éveiller sa nichée, — sans nous avertir — le père est déjà parti; il reviendra bien las — ayant fini sa journée, — il reviendra bien las, — donnez-lui joie et bonheur.

VI

Sur son front penché — vous appuierez vos petites lèvres, — sur son front penché — brûlé par le soleil. — Sur ses bras terreux — vous passerez vos menottes, — sur ses bras terreux — qui ne peinent que pour vous.

VII

Et lorsque vous serez grands, — anges que le ciel nous envoie, — et lorsque vous serez grands, — si vous avez encore vos grand-pères, — aimez leurs cheveux blancs, — ainsi que Dieu le demande, — aimez leurs cheveux blancs, — ils vous béniront en tremblant.

BRANDE I BESSOUN:

Èr de: Adèle, t'es belle.

I

Se voulès que vous digue 'n pau
Coume vai que vuei à l'oustau
Nous vesès tóutis à noun plus,
Cavira dessouto, dessus;
Pièi, se cresès que n'es besoun,
Vous dirai dins quatre resoun
Coume es que nous sian arrenja
Pèr n'agué dous à bateja:

REFRIN

Qu'un brande
S'esbrande
A l'entour d'aquéu double brès, bis.
Grandigon,
Flourigon
Li sagatun de Lafourèst !

II

Escoutas aquesto leiçoun:
Pèr aguedre fiho e garçoun
Es pas de (parlan pèr respèt)
Se coucha de la tèsto i pèd!
Es pas de (coume n'i'a que fan
Pèr aguedre de bèus enfant)
Passa la Camargo e la Crau
Fin d'ana i Santo à pèd descaus!

III

Lou jour que fasès lou marcat
Gardas-vous n'en bèn d'esplica
Queto es la meno que voulès:
Coumandas, pagas e partès.
Lou marchand n'es estabousi!
Per fin de vous faire plesi
N'en mando un de chasque goust:
'M'aco li gardas tóuti dous!

IV

Moun paire dis qu'es un pau trop,
Que farai pas tant lou farot
Quand la niue me faudra bressa,
Quand coumençaran de trissa.
« Moun ome! te donnes pas pòu,
Veiras que se lou bon Diéu vòu
Dins soulamen... trento an d'eici
N'aurai pas plus aquéu soucit !

V

La femo es fièro, e vous dirai
Qu'aurié dre de l'èstre enca mai:
A fa vèire qu'en tout païs
Bono maire fai un bèu nis.
Aro se pèr vuei, pèr deman,
Ié reprochon soun franchimand,
Respoundra: « Iéu parle francés,
Mai fau dous felibrç à la fes! »



PROUMIÉ SOURIRE

SOUNET LIBRE

An tres semana vuei, e vesès nosto chanço:
Adès nous an sourri pèr la proumiero fes
Goume se tóuti dous, ensèmble, avien comprés
Lou role qu'es lou siéu de pourta benuranço !

Sourrire san e dous e mau assegura
Davans quau s'amudis la maire pivelado!
Aquéu proumié belu d'uno idèio enneblado,
Acò' s la clau que duerb li cor li miés barra.

Rison à soun mamèu, à la man que li brèssu;
En deforo d'acò, ço que lis interèssu
Es l'estelan d'amour qu'entre-veson lusi.

Aquèu rire angeli, pouderaus, nous deslassu
D'aquéli rire faus, plus laid que de grimaço,
Adouba de coumando, enganaire à plesi!

PREMIER SOURIRE

Ils ont trois semaines aujourd'hui, et jugez de notre chance: — ils ont souri tantôt pour la première fois — comme si, tous deux, ils comprenaient enfin le rôle qui est le leur de semer le bonheur!

Sourire sain et doux, encore mal assuré, — devant qui la mère fascinée reste muette! — Cette première lueur d'une intelligence nébuleuse — est la clef qui ouvre les cœurs les mieux fermés.

Ils rient au sein, à la main qui les berce; — en dehors de cela, ce qui les intéresse — c'est l'étoilée d'amour qu'ils entrevoient briller.

Ce rire d'ange nous repose — de tant de rires faux, plus laids que les grimaces, — arrangés sur commande et trompeurs à plaisir!

CANSOUN DÓU GRAND

Èr de: Chantez, jeunes fillettes.

I

Quouro prenen la davalado
Pèr tourna d'ounte sian vengu,
Sus la draio qu'avèn trevado
Trasèn un regard esmougu.
Aman vèire se la semenço
Qu'avèn tracho long dóu camin
A ben greia, pièi se coumenço
De verdeja dins lou matin.

REFRIN

Qu'en aquesto journado
Fuson nòsti cansoun,
Beniguen l'oustalado, bis.
E, vivo li bessoun !

II

Aman que, de noste passage,
Quicon garde lou souveni,
Que lou noum e nòstis oubrage
Eme nous siegon pas fini.
Voudrian tóuti que nosto raço
Pousquèsse jamai s'abena,
Li jouine seguissènt li traço
Que i'an fa vèire sis einat.

III

Sarié sournò nosto ivernado,
Sèns lou rire dis angeloun
Que passo sus nòsti journado
Coume un vènt fres sus Lou valoun.
Acò's lou rai que nous esgaio
E que nous rènd lou cor countènt;

Pèr nosto vido que trantaio,
Es un mes de mai, un printems.

IV

Ai agu la roso e l'espigno,
Ma part de joio, de tristun,
Mai, li laid jour, acò s'esbigno
En revesènt mi sagatun.
Ço que me farié gau de vèire
Es lis enfant de mis enfant
Segui li piado de si rèire,
Camina la man dins la man.

LA CHANSON DU GRAND-PÈRE

Air de: Chantez jeunes fillettes.

I

Lorsque nous descendons la pente — qui nous ramène dans le néant, — sur le chemin déjà parcouru — nous jetons un regard ému. — Nous aimons voir si la semence — que nous avons jetée — a bien germé, et si elle commence — à verdoyer dans le matin.

REFRAIN

Qu'en cette journée — s'envolent nos chansons — bénissons la maisonnée, — et, vivent les jumeaux !

II

Nous aimons que, de notre passage, — les choses gardent le souvenir, — que notre nom et que nosœuvres — ne s'éteignent pas avec nous. — Nous voudrions tous que notre race — ne puisse jamais disparaître, — les jeunes suivant les traces — que leur montrèrent leurs aînés.

III

Il serait sombre notre hiver, — sans le rire des petits anges — qui passe sur nos vieux jours — comme un vent frais sur le vallon. — C'est le rayon qui nous égaie — et nous rend le cœur content; — pour notre vie vacillante, — c'est un mois de mai, un printemps.

J'ai eu la rose, les épines, — ma part de joie et de tristesse, — mais les vilains jours s'oublent vite en revoyant mes rejetons. — Ce que j'aurais plaisir à voir — c'est les enfants de mes enfants — suivre la route des aïeux — cheminant la main dans la main.

LA TETADO

Dimenche m'ère mes en trin de me rasa.
 La femo me dis: « Ve! te sara proun eisa
 De viha li pichot en rasclant ta coudeno;
 Ai aqui de banèu fouirous uno dougeno
 E li vau refresca; n'en fau tant chasque jour!
 Se plouron, brèssò-lèi; sarai lèu de retour. »
 S'en vai, e sout mi siuen rèsto la bessounado.
 Aviéu enjusquo is iue li gauto sabounado
 E, pèr un cop d'asard, tóuti dous èron siau.
 La maire avié pas fa vint pas liuen de l'oustau
 Que dóu coustat dóu brès i'a quicon que s'eigrejo.
 Ai ! ai! se sus li dous n'i'a deja un qu'eissejo,
 L'autre en se revihant voudra faire coume éu;
 Me vese panca lèst a me toumba lou péu!
 E d'efèt, pacientous coume un paire dèu l'èstre,
 Assaje d'amoussa'quéu prournier escaufèstre.
 Es pas que m'ane bèn tant qu'acò de bressa,
 Ame bèn lis enfant, mai pas li trigoussa.
 Mai bressère... Enterin lou saboun se secavo
 E sèmpre aquèu moustras que de-longo renavo !
 Enfin, tout plan-planet, s'estènt mai endourmi,
 Tourne me barbeja. Ah! mi pàuris ami!
 Deviéu agué 'no gauto i tres quart netejado...
 E zóu ! vai vers lou brès prene toun acoursado I
 Badavon tóuti dous coume dous agassoun.
 Aguère bèu sibla, ié canta de cansoun,
 Ié parla di banèu qu'èron à la roubino,
 Es pas ço que voulien: fasién que mai tampino !
 Me fauguè leva 'quéu que plouravo lou mai,
 Faire de vai e vèn, lou vira de tout biais,
 Ié pica sus lou quiéu coume l'aviéu vist faire;
 Aquéu trigoussamen fasié pas soun afaire,
 E, coume tout-d'un-cop, lou chanjave de bras,

Cresènt prene un mamèu, m'empougno pèr lou nas !
 Lou suçavo en fasènt d'ïue roùnd coume d'agruno,
 Em'un goust! Oh ! bon Diéu, avié trouva fourtuno I
 « Moun ome, se te plais acò, podes poumpa! »
 E poumpavo, e pardiéu jamais rèn venié pas.
 Dous, tres cop me lachè, pièi zóu ! mai m'empougnavo
 E vague de tira moun nas que s'apouchavo
 En acampant un bout rouge coume un pebroun!
 Pamens, las de pipà pèr pas rèn; n'aguè proun.
 Vesènt que soun pres-fa ié rapourtavo gaire,
 Amavo mai rena. Urousamen la maire
 Rintro, e, lèu sus soun pitre en pousquènt s'acoursa,
 Óublidè tout-d'un-cop lou nas qu'avié leissa.
 Dis ome is enfantoun se i'a 'no diferènci,
 Es que l'error plus grosso a mai de counsequènci.
 Quand coume d'innoucènt nous vesèn enfeta;
 Quand vesèn l'ilusioun qu'avèn long-tèms teta;
 Quand lou pantai qu'avèn amadura s'espouso;
 Quand vesèn qu'avèn pres un nas pèr uno pouso
 N'en plouran de despié, de vergougno, e pamens,
 Coume éu, aquelo error nous a chala'n moumen !

LA TETÉE

Dimanche, j'avais commencé de me raser. — Ma femme me dis: « Tiens! il te sera aisé — de veiller les petits en te raclant la couenne; — j'ai là une douzaine de langes foireux — et je vais les laver; il en faut tant chaque jour! — S'ils pleurent, berce-les; je me hâte de revenir. » — Elle part et sur mes bras restent les deux jumeaux. — J'avais jusques aux yeux les joues savonneuses — et, par extraordinaire, ils étaient sages. — La mère s'était à peine éloignée de quelques pas — que du côté du berceau quelque chose remue. — Hélas ! si, des deux, l'un va déjà grogner, — l'autre en se réveillant va faire comme lui; — je ne me vois pas encore prêt à me raser ! — En effet, patient comme un père doit l'être, — je tente d'apaiser cette première alarme. — Ce n'est pas que cela m'accommode, de bercer, — j'adore les enfants, mais pas les tripoter. — Cependant je berçais... Pendant ce temps le savon séchait — et toujours ce monstre s'obtenait à grogner ! — Enfin, tout doucement s'étant rendormi, — je retourne me raser. Ah! mes pauvres amis, — j'avais une joue aux trois-quart nettoyée, — et zou ! vers le berceau je reprenais ma course! — Ils baillaient tous les deux comme deux petites pies. — J'eus beau siffler, leur chanter des chansons, — leur parler des langes qu'on lavait pour eux, — rien n'y fit: ils n'en faisaient que plus tapage ! — Je dus lever le plus hargneux, — le promener, le tourner en tous sens, — lui tapoter le derrière ainsi que j'ai vu faire; — tout ce balancement n'était point son affaire, — et, comme à un moment, je

le changeais de bras, — croyant prendre le sein, il me saisit le nez ! — Il suçait, les yeux ronds comme des prunelles, — avec un plaisir!... On eut dit qu'il avait fait sa fortune ! — Mon homme, si cela te plaît, tu peux pomper! Certes, il pompait, et, naturellement, rien ne venait. — Deux fois, trois fois, il me lacha, ensuite il reprenait — et, zou ! de tirer mon nez qui s'allongeait — en prenant sur le bout la teinte d'un poivron! — Enfin, las de têter pour rien, il s'arrêta. — Voyant qu'il ne gagnait rien à l'affaire — il allait regrogner; heureusement la mère — rentre et, sur le sein gonflé en se précipitant, — il eut vite oublié le nez qu'il venait de quitter.

Des hommes aux enfants, s'il y a une différence — c'est que l'erreur est plus grosse de conséquences. — Lorsque, tels des innocents, nous nous voyons joués; lorsque nous voyons l'illusion que longtemps nous avons tétée; — lorsque le rêve que nous avons mûri s'égraine; — lorsque nous voyons que nous avons pris un nez pour une mamelle — nous pleurons de dépit, de honte, et pourtant, — comme lui, ces erreurs nous charment un moment.

I SÒCI DÓU FELIBRIGE

QU'AN ÓUFERT UNO CABRETO A MI BESSOUN

Tant-lèu qu'an escampa soun proumié crid de vido
Es un coumoul de joio e d'espèr dins li cor,
Es un ecò divin de noto amourousido
Qu'acoumpagnon li Muso emé la Liro d'or.

Li vot parton soulet dis amo trefoulido
Dins un escrèt murmur que s'eigrejo e n'en sort,
E, li pichot presènt qu'arribon en seguido
Aduson lou perfum dóu plus clar estrambord.

Tambèn sus lou nisau dóu carretié-felibre
Santo Estello aduguè, doublamen car e libre,
Li vot que van au cor sèns prene li travès;

Pièi, gage pretoucant d'uno santo amistanço,
Avans de s'enana, pèr simbèu d'esperanço,
Leissè 'no font de la giscla sus li dous brès !

AUX FÉLIBRES

QUI ONT OFFERT UNE CHÈVRE A MES JUMEAUX

Sitôt qu'ils ont jeté leur premier cri de vie — c'est un amoncellement de joie et d'espoir dans les cœurs, — c'est un écho béni de notes amoureuses — qu'accompagnent les Muses avec la Lyre d'or !

Les vœux partent seuls des âmes transportées — dans un doux murmure qui s'élève et en sort, — et, les petits présents qui viennent ensuite — apportent le parfum du plus clair enthousiasme.

Ainsi sur la nichée du charretier-félibre SainteEstelle apporta, doublement chers et libres, — les vœux qui vont au cœur sans faire de détours;

Puis, gage touchant d'une sainte amitié, — avant de repartir; symbole d'espérance: — une fontaine de lait inonda les berceaux !

ESPELIDO

Dedica en Reinié-Maurise Jouveau.

Au crid que la doulour derrabo de la maire,
Un autre (proumier en aquéu) a respoundu.
« Brave ! Es un bèu droulas, anóuncion li cournaire,
L'ange que vous èi semoundu ! »

« Un drole ! Un drole miéu ! — la maire trefoulido
Vòu déjà dins si bras teni soun enfantoun.
La mort qu'a vesina, li doulour, tout s'oublido
Au baume divin di poutoun ...

Lou paire sènt subran que soun amo esmougudo
Vers lou nouvèu vengu, galoio, se bandis !
Afouga, vai e vèn dóu brès à la jacudo,
Sèns saupre se plouro o se ris !

— Que li front espurga di marridi pensado
Se clinon, dis la grand, sus lou bel innocènt;
Si bèus iue, dins li cor, jiton l'escandihado
D'amour, de cansoun e d'encèns !

ÉCLOSION

Dédié à René-Maurice Jouveau.

Au cri que la douleur arrache à la mère, — un autre (cri nouveau, celui-ci) a répondu. — « Bravo ! Un beau garçon, s'écrient les commères, l'ange qui vous est offert. »

— « Un fils ! un fils à moi ! » la mère transportée — veut déjà dans ses bras serrer son chérubin. — La mort qu'elle a frôlée, les douleurs, tout s'oublie au baume divin des baisers...

Le père, tout-à-coup, sent que son âme émue — vers le nouveau venu, joyeuse, s'élance; — affolé, il court du berceau à l'accouchée, — sans savoir s'il pleure ou s'il rit.

— Que les fronts épurés des mauvaises pensées — se penchent, dit l'aïeule, sur le bel innocent; — ses beaux yeux, dans les cœurs, jettent une lueur — de chanson, de l'amour, de l'encens !

LIS IUE DE JAN

Digo-me perdequé nous regardes ansin !
Tis iue sèmblo parla dins ta caro menudo;
Sèmblo qu'an cabussa dins de liunchour founsudo.
« An quicon d'estounant », ço dis lou medecin.
Aquéu regard que dis la voio que te manco
Emé soun èr souffrènt à quau rèn fai plus gau,
Dins l'obro que me tèn sèmpre lieun dóu fougau
Me coursejo pertout, me treboulo, me tranco !
Ta maire emé ta grand te vihon jour e niue
Dins aquéu pensamen, crudèu dins sa maniero:
Saupre s'es un adiéu, o s'es uno preguiero
Aquéu pichot belu qu'escampon ti grands iue.

O bèl ange dóu cèu, que Diéu vòu bèn nous traire
Quand vèi qu'avèn besoun d'un pauquet de soulas,
De viéure au mié de nautre es qué siés deja las ?
Sai-que vos mai tourna mounte trèvon ti fraire ?
Ta sorre a toun coustat, sus lou meme couissin,
Se laisso ana plan-plan, tranquilo, em'un sourire...
E tu... sèmblo toujours qu'as quicon à nous dire...
... Oh ! digo-me perqué nous regardes ansin ???

LES YEUX DE JEAN

Dis-moi pourquoi tu nous regardes ainsi ! — Tes yeux semblent parler dans ta figure mignonne; — on les dirait plongés dans un lointain profond. — « Ils sont tout étonnants », nous a dit le docteur. — Ce regard qui nous dit la vigueur qui te manque, — avec son air souffreteux que rien ne distrait plus, — dans l'œuvre qui me tient, hélas ! loin du foyer — me poursuit, me trouble, et me fend le cœur. — Ta mère et ta grand'mère te veillent jour et nuit — avec cette pensée cruelle: — savoir si c'est un adieu ou bien une prière, — cette faible lueur que jettent tes grands yeux ? O bel ange du ciel que Dieu nous a offert — quand nous avons besoin de consolation, — de vivre près de nous, serais-tu déjà las ? — Voudrais-tu retourner où habitent tes frères ? — Ta sœur tout près de toi, sur le même oreiller, — s'endort tout doucement, tranquille, souriante... — et toi... l'on croit toujours que tu vas nous parler... — Oh ! dis-moi donc pourquoi tu nous regardes ainsi ?

UN OME

Se vesias lou proumié nascu de mi bessoun:
Meigrinèu, mistoulin, fréule coume un quinsoun,
Blanc coume si banèu sourtènt de la bugado,
Dirias: Vaqui 'no flour que sara lèu plegado !
Un eigage canin, lou mendre alen catiéu
Giblaran pèr lou sòu l'espigau roumpatiéu !
De ço qu'es linge, noun ! n'avès pas uno idèio:
De maneto frounsido e seco d'uno vièio;
De bras prim, un cors se coume un cop de bastoun;
De gauto ounte i'a just la plaço d'un poutoun !
E pamens, soun regard trais d'aquéli lusido
Que dison que sa voio es pancaro gausido.
O, a dins lou regard quaucarèn d'endrudi
Que dis: « Gardas l'espèr de me vèire grandi !
Perdequé m'espinchas la mino lagremouso ?
Certo, es mince lou fiéu qu'à la vido me nouso;
Certo, ai pas 'n gros envanc e siéu proun desana,
Mai rèn provo pamens que vogue m'enana.
Anen ! vai, pèr ploura vagues plus vous escoundre,
Restarai, restarai ! » lou regard sèmblo apoundre.
E d'efèt, i'a'n tau flar dins soun iue clarinèu
Qu'òublidan tout-d'un-tèms si brasset meigrinèu,

Vesèn plus la blavour de si gauto passido;
 Es l'espèr que s'eigrejo e canto à nosto ausido,
 Es dintre nòsti cor, de lagno entre-seca,
 Un gisèle de bonur que nous vèn refresca!
 Mau-grat de tau semblant, tóuti li fes que mudo
 Aquéu pichot cors blanc e si cambo menudo
 La maire me redis, lis iue lagremejant:
 « Quau saup se sara 'n ome un jour moun pichot Jan ? »
 A-n-entèndre lou plang d'aquelo amo qu'eissejo,
 Sènte tout moun ourguei de paire que s'eigrejo;
 Sènte qu'a revoulun li mot volon sourti:
 « Moun fiéu sara pas 'n ome ! E quau pòu l'afourti ? »
 Bramo la voues dóu sang, superbamen rebello.
 « Es tu qu'auses jita d'escorno tant crudèlo,
 O femo! La doulour, la pòu..., que sabe iéu,
 Crese que dóu bon sèn t'an fa lacha lou fiéu ?
 Mesuran pas lis ome au pes ni à l'aussado:
 Un ome se mesuro au bèu de si pensado,
 Un ome se mesuro à soun resounamen.
 Sarié-ti qu'un nanet, s'a de grand sentimen,
 S'a lis idèio largo e de cor dins lou pitre,
 Se la fierta, l'ounour, la bounta soun si titre,
 Se d'apara lou dre saup se faire uno lèi,
 Sarié-ti qu'un nanet, sara'n ome d'elèi.
 Vai, veiras, noste Jan, noste Janet que piéuto
 E, doulènt, dins ti bras, acrebassi, se viéuto,
 Noste picnot drouloun tant prim que fai pieta
 Sara l'ome d'elèi que vène de pinta!
 Vai, lou veiren trachi, lou veiren faire flòri;
 Ai quicon que me dis que n'en tiraren glòri,
 E n'en garde la fe car, iéu, l'abarirai
 Dins lou culte dóu Bèu, dóu Juste e dóu Verai. »

UN HOMME

Si vous voyez le premier-né de mes jumeaux: -maigrelet, délicat, frêle comme un pinson, — blanc comme ses langes sortant de la lessive, — vous diriez: Voilà une fleur qui sera tôt pliée! — Une rosée trop fraîche, le moindre petit souffle — courberont par terre l'épi fragile. — De ce qu'il est mince, non ! vous n'en avez pas une idée: — des menottes ridées et sèches d'une vieille, — des bras fluets, un corps sec comme un coup de bâton, — des joues où il y a juste la place d'un baiser! — Et pourtant, son regard

lance de ces lueurs — qui disent que son énergie n'est pas encore usée. — Oui, il a dans le regard quelque chose qui promet, — qui dit: « Gardez l'espérance de me voir devenir grand ! — Pourquoi me regardez-vous la mine larmoyante ? — Certes, il est mince le fil qui me noue à la vie; — certes, je n'ai pas une grosse vaillance et je suis bien faible, — mais rien ne prouve pourtant que je vais m'en aller. — Allons ! allons! pour pleurer n'allez plus vous cacher, — je resterai, je resterai ! » le regard semble ajouter. — En effet, il y a une telle lueur dans ses yeux transparents — que nous oublions immédiatement la maigreur de ses petits bras, — nous ne voyons plus la lividité de ses joues fanées; — c'est l'espoir qui renaît et chante à nos oreilles, — c'est, dans nos cœurs desséchés d'inquiétude, — un jet de bonheur qui vient nous rafraîchir. — Malgré de tels semblants, toutes les fois qu'elle emmaillotte — ce petit corps blanc et ces jambes menues, — la mère me redit, les yeux remplis de larmes: — « Qui sait s'il sera un homme un jour mon petit Jean ? » — Alors d'ouïr la plainte de cette âme qui geint, — je sens tout mon orgueil de père qui s'éveille; — je sens qu'en tourbillon les mots veulent sortir: — « Mon fils ne sera pas un homme ! Et qui peut l'affirmer ? » — crie la voix du sang superbement courroucée. — « C'est toi qui oses jeter un affront si cruel, — O femme! La douleur, la peur..., que sais-je, moi, — je crois que du bon sens t'ont fait lâcher le fil ? — Ne mesurons pas les hommes au poids ni à la taille: — un homme se mesure à la beauté de ses pensées, — un homme se mesure à son raisonnement. — Ne serait-il qu'un nain, s'il a de grands sentiments, — s'il a les idées larges et du cœur dans la poitrine, — si la fierté, l'honneur, la bonté sont ses titres, — si de défendre le droit il sait se faire une-loi, — ne serait-il qu'un nain, il sera un homme d'élite. — Va ! tu verras notre Jean, notre Janot qui pépie — et, souffrant et chétif, se pelotonne dans tes bras, — notre petit garçon si frêle qu'il fait pitié — sera l'homme d'élite que je viens de dépeindre ! — Va! nous le verrons grandir, faire florès; — j'ai quelque chose qui me dit qu'il nous fera honneur — et j'en garde la foi, car je l'élèverai — dans le culte du Beau, du Juste et du Vrai. »

MOUNTE RÈSTE

Ras dóu Pont de Chamet, au mié de la mountado,
E vis-à-vis de pin qu'an jamai desverdi,
Recouneitrés l'oustau i banèu expandi
Que sèmpre dins la cour pipon la souleiado.

A 'no griho, un tihòu mai-que-mai endrudi,
Un jardinet davans, quàuqui plant d'ensalado;
En seguissènt de Crau la grand routo gravado,
D'Arle, en vous passejant, poudès vous ié gandi.

Es aqui que lou sèr, aguènt fini ma jouncho,

En bressant lou pichot que s'endor li man jouncho,
S'esvalisson plan-plan mi lassige crudèu.

La femo, qu'à soun obro es de-longo afougado,
Elo parlo: baneu..., biasso..., linge..., bugado...
E iéu parle: chivau..., carreto..., fouis..., courdèu !..

OUÛ JE DEMEURE

Prés du Pont de Chamet, à mi-côte — et vis-à-vis des pins toujours verts, — vous reconnaîtrez la maison aux langes étendus — qui, toujours dans la cour, hument le grand soleil.

Une grille l'entoure, un tilleul fort et dru, — un tout petit jardin, quelques plants de salade; — en suivant de la Crau la route empierrée, — d'Arles, en se promenant, on y arrive sans peine.

C'est là que chaque soir, ma journée terminée, — en berçant le petit qui s'endort les mains jointes, — je sens se dissiper mes fatigues cruelles.

Ma femme à son travail toujours tres occupée, — parle: langes..., manger..., linge..., lessive... — Et moi: chevaux..., charrettes..., fouet..., cordeau !..

BRESSARELLO

Coume l'aureto,
Sus 'no branqueto,
Balança lou nis escoundu;
Ansin la maire
Brèssou, pecaire !
L'angeloun que l'amour i' adus.

Bressado douço
Que sènso espòusso
Endor l'innocènci pian-plan,
Flot d'armouniò,
De pouèsio
Que s'eigrejo en aquéu balans.

Dins la tristesso,
Lis amaresso,
Se l'ie se pauso sus un brès,
Adiéu ! lagremo,

Lagno s'estremo,
Adieu ! lis asprour di revès !

Nis d'esperanço,
De benuranço,
Sourgènt de poutoun e de pas,
Claro lusido
Que, sus la vido,
Escampo si rai de soulas !

BERCEUSE

Comme le zéphir — dans les branches — balance le nid caché, — ainsi la mère — berce, pauvrete, — l'ange que l'amour lui apporte.

Doux bercement — qui sans secousse — endort doucement l'innocence; — flots d'harmonie, — de poésie — que soulève son rythme!

Dans la tristesse, — - les amertumes, — si l'œil se repose sur un berceau, — adieu ! les larmes, — les soucis disparaissent; — - adieu! l'âpreté des revers.

Nid d'espérance — et de bonheur, — source de baisers et de paix, — claire lueur — . qui, sur la vie, jette ses rayons consolants !

VIDO VISCUDO

Pèr bèn saupre ço qu'es la vido de famiho
Es pas de n'en canta de-longo li trelus;
Acò n'es de resoun qu'apouncharien pas 'n fus;
Anas, es pas d'or pur, souvènt, tout ço que briho !

Se vesias, lou matin, quand l'oustau se reviho:
Aquest a pissa 'u lié, se nègo dins soun jus;
Aqueste per lou sòu se rebalo quiéu nus;
Chascun de soun coustat plouro, piaio, babiho.

Acò, tóuti li jour es la memo cansoun:
« Maire, moun dejuna ? — Mis esclop ounte soun ?
— Maire, m'a pessuga ! — Maire, fai la lengado ! »

La maire ié vèi plus au mié d'aquéu boucan.
Quouro, de-vers lou brès, un crid part... Quatecant,
Dins un flot d'estrambord, si lagno soun negado !

VIE VÉCUE

Bien savoir ce que c'est la vie de la famille — ce n'est pas d'en chanter tout le temps les splendeurs; — toutes ces chansons ne nous apprennent rien; — ce n'est pas de l'or pur, hélas ! tout ce qui brille!

Il faut voir, le matin, quand ma nichée s'éveille: — l'un a pissé au lit, il est donc tout trempé; — celui-ci se traîne à terre, le derrière à nu; — chacun de son côté pleure, piaille et crie.

Et c'est chaque jour la même rengaine: — « Maman, mon déjeuner? — Maman, mes sabots? — Mère, elle m'a pincé! — Mère, il tire la langue ! »

La mère n'entend rien dans cette cacophonie. — Tout à coup, du berceau, un cri part... Sur-le-champ, — dans un flot d'enthousiasme, ses ennuis sont noyés!

QUATRE MES!

Quatre mes ! Es deja de pichot persounage;
Sènton a soun entour s'eigreja lis óumage;
Fan riseto à papa, caresson lou mamèu;
Fan coumprendre, au besoun, qu'an bagna si banèu;
Coumprenon que la grand, miés que degun, li gasto
E que papet renaire es d'uno bono pasto;
An vist tóuti si gènt, subre soun bres, clina,
Que demandon pas miés qu'à se leissa mena.

.....
Certo, soun nòsti rèi! Certo, soun nòsti mestre !
Certo soun óubei... pèr-ço-qu'an dre de l'èstre.
Es un plesi tant dous de ié faire plesi,
De veire aquéu regard qu'un rèn fai trelusi;
Aquéu rire ajougui, tant vesin di lagremo,
Autant-lèu espeli coume autant-lèu s'estremo.
Tout lou mounde ié parlo e vòu n'èstre escouta:
Aqueste lou balanço; aquéu lou fai sauta;

Aquest, pèr l'amusa, ~ié fai vèire la lampo;
L'autre, dins si dos man, boufo, fai la cisampo.
Iéu, per tant pau qu'acò me lou rènde countènt,
Pique sus 'no boutiho un quart d'ouro de tèms !
E tout acò perqué ? pèr aguedre un sourire !
Ah ! voulès pas qu'un cor de paire se trevire
S'acquèu belu s'amoussou autant-lèu qu'es nascu,
Éu que, pèr lou crea, n'a fa ço qu'a pouscu,
Que n'en viéu ! que, lou sèr, quouro duerbe sa porto
Alor que tout lou jour a vanega pèr orto,
Óublido si soucit, si lagno, si revès,
Proun que soun enfantet ié rigue dins soun brès !

QUATRE MOIS !

Quatre mois! Ce sont déjà de petits personnages: — ils sentent autour d'eux s'élever les hommages; — ils sourient à papa, ils caressent le sein, — font comprendre, au besoin, qu'ils ont sali leurs langes; — ils sentent que grand'mère les gate mieux que personne — et que papet grognon est d'une bonne pâte; — ils ont vu leurs parents penchés sur leur berceau — ne demandant pas mieux que de leur obéir. Certes, ce sont nos rois! Certes, ce sont nos maîtres ! — Certes ils sont obéis.....parce qu'ils ont droit de l'être. — C'est un plaisir si doux de leur faire plaisir, — de voir leur clair regard qu'un rien fait briller, — leur rire joueur, si voisin des larmes, -aussitôt né que disparu ! — Tout le monde leur cause et veut leur attention: — celui-ci le balance, l'autre le fait danser; — celui-ci l'intéresse en lui montrant la lampe, — un autre, entre ses mains, souffle, imite le vent; — moi, pour peu que cela le distraie, — je frappe sur une bouteille pendant plus d'un quart d'heure ! — Et tout cela pourquoi ? pour avoir un sourire ! — Ah ! vous ne voudriez pas qu'un cœur de père s'affole — si cette lueur s'éteint aussitôt qu'elle est née, lui qui, pour l'allumer, a fait tout son possible, — qui en vit ! qui, le soir, lorsqu'il ouvre sa porte — alors que toute la journée il a erré dehors, — en oublie ses soucis, sa fatigue, ses revers, — pourvu que son enfant lui rie dans son berceau !

SOUNET A MA PAURO MAIRE

Ma pauro maire, un jour, me mandé dous bacèu !
De-qu'aviéu fa ? noun sai, belèu trauca ma vèsto !
Es tout que, sus lou cop, li man subre la tèsto,
Landère lèu d'aqui, bramant coume un poucèu.

... Lis an sus la doulour permenon soun pincèu,
Mai toun car souvèni, maire, toujours me rèsto,
Ai! las, monte es lou tèms qu'aviés la man tant lèsto,
E perqué, sènso iéu, mountères dins lou cèu ?

S'un jour, d'eilamoundaut, preniés la davalado
E se nous reveniés, coume sariés belado...
Vai, m'estrifariéu plus, te fariéu plus crida,

Maire, se reveniés, te n'en fau la proumesso;
Ti bacèu me sarien plus dous que de caresso...
Manjariéu de poutoun la man que m'a muda.

SONNET A MA PAUVRE MÈRE

Ma pauvre, mère, un jour, me donna deux gifflés. — Qu'avaisje fait ? je ne sais, sans doute déchiré ma veste! — Sans plus m'attarder et les mains sur la tête, — je m'enfuis lestement, hurlant comme un pourceau.

... Le temps sur la douleur promène son pinceau, — mais ton cher souvenir, mère, toujours me reste. — Hélas ! où est- le temps où tu avais la main si leste, — et pourquoi, sans ton fils; montas-tu dans le ciel ?

Si, un jour, de là-haut, tu pouvais redescendre — et tu nous revenais, comme tu serais adorée... — Va, je ne me déchirerais plus et je ne te ferais plus crier,

Mère, si tu revenais, je te jure; — tes gifflés me seraient de bien douces caresses... — Je couvrirais de baisers la main qui m'emballota.

“PAPA”

Avèn de bòni passo, e n'avèn de marrido.
Permié li jour coumprés dins li bèu de la vido
Que vous laisson au cor un fres de mes de mai
Me n'en remembre d'un qu'oublidarai jamai !
Aviéu parti matin, segound l'acoustumado,
Pèr l'obro que nous tèn la sousto e la becado,
Emé quicon dins iéu de gai e d'ajougui.
Tout-de-long dóu camin que me falié segui
Vesiéu rèn que de gènt à la figuro franco;

Lis aucèu pas ‘sfraia, piéutejant sus li branco,
 Avien l’èr de me dire: « Hòu ! coulego ! ounte vas,
 La caro risoulènto, en aloungant lou pas ?
 S’èro pas tis óutis e tambèn ta tengudo
 Que nous dis lou perqué de toun escourregudo
 Dirian: N’en vaqui un que dèu se marrida,
 Nous fai gau mai-que-mai, vuei, de lou saluda ! »
 E, d’efet, que deviéu agué l’èr d’èstre en fèsto:
 Aviéu, sai-pas perqué, de cansoun pèr la tèsto,
 Ère countènt de iéu ! Bèn, aro, anas cerca;
 N’avès pas, vous, de jour que poudès pas ‘splica
 Ni perqué sias countènt, ni perqué sias en lagno,
 Que tout vous es de bono, o qu’un rèn vous encagno?
 Eh ! bèn, iéu siéu ansin; mai, galoi o catiéu,
 Lou jour vèn coume vèn: fasès dounc coume iéu.
 Es lou tout qu’aquéu jour lou travai m’èro lèste,
 E pièi, quouro lou sèr tournave mounte rèste,
 Èron li mémi cant ausi dins lou matin,
 Mémi gènt simpati tout-de-long dóu camin.
 ... Arribe dins l’oustau;; meme èr de benuranço !
 Ah ! ço mai, de-qu’es dounc que nous boufo la chanço
 « E lou pichot, ié fau d’un crid que part dóu cor,
 Es qu’a forço ploura ? Es esta brave ? Dor ?
 — Noun, dor pas, dis la maire, a quicon à te dire.
 — Anen ! sai-que coumençarié, n’i’aurié pèr rire,
 A demanda deja ço que dis lou journau,
 A pancaro sièis mes !... Enfin, veguen un pau ! »

Me cline sus lou brès e subran coumprenguère,
 E dins lou plus prefound de iéu trefouliguère,
 Car... pèr lou proumié cop, noun ! m’esperave pas,
 ... Fasié peta li bouco e me disié: « pa...pa » !

“PAPA”

Il y a des périodes heureuses, d’autres qui le sont moins. — Parmi les jours compris dans les beaux de la vie — qui vous laissent au cœur une fraîcheur de mai — je me rappelle d’un que je n’oublierai pas. — J’étais parti de bonne heure, ainsi que d’habitude, — pour le travail qui nous donne et l’abri et le pain, — avec dans le cœur quelque chose de gai. — Tout le long du chemin que je devais suivre — je rencontrais des gens à la figure honnête; — les oiseaux pas peureux gazouillaient sur les branches — ayant l’air de me dire: « Hè ! l’ami ! où vas-tu, — la figure souriante et le pas

pressé? — N’était-ce tes outils et aussi ta tenue — qui nous dit le pourquoi de ton excursion — nous croirions voir quelqu’un qui va se marier; — nous avons du plaisir à te dire bonjour! » — En effet, je devais avoir l’air d’être en fête: — j’avais, sans y penser, des chansons plein la tête, — j’étais content de mon sort. Eh ! bien, que voulez vous? — N’avez-vous point de jours où vous n’expliquez pas — pourquoi vos impressions sont plus gaies ou plus tristes, — que tout vous sourit ou qu’un rien vous enrage? — Eh bien ! je suis ainsi, mais heureux ou méchants, — les jours vont comme ils vont: faites donc comme moi. — Bref, ce jour-là, le travail m’était léger, — et, lorsque vers le soir je retournais chez nous, — c’étaient les mêmes chants ouïs dès le matin, — les mêmes personnes sympathiques sur la route. — Je rentre à la maison; même air de bonheur; — « Ah ça! mais, qu’est-ce donc qui nous donne la chance ? — Et le petit, demandai-je aussitôt, — a-t-il bien reposé ? Est-il sage ? Dort-il ? — Mais non, il ne dort pas, dit la mère, il voudrait te parler. — Allons! est-ce qu’il commencerait (ce serait drôle) — à demander déjà ce que dit le journal; — il n’a pas ses six mois!... Enfin, assurons-nous-en !»

Je me penche sur le berceau, et tout à coup je compris, — et jusques au plus profond de mon cœur je tressaillis de joie, — car, pour la première fois, sans que je m’y attende, — il joignait ses petites lèvres et me disait: « Pa...pa » !

SOUNET A MOUN PAIRE

QUAND MARIDÈ SOUN JOUINE

Au tèms qu’à toun entour piéutavo ta nisado
E que, pèr l’abari, bricaves nieuch e jour,
Aviés coume soulas de countempla toujours
Li que te devien tout: la vido e la becado.

Chascun avié sa part de panoun e d’amour,
La benuranço alor trevavo l’oustalado;
Ploure la douço Pas, pèr de-longo envoulado,
Quand de-vers aquéu tèms l’esperit fai retour.

Li lagno an semena li pèu blanc sus ta tèsto
E, tu, que toun fougau èro touto ta fèsto,
As vist toun propre fru s’espoussa grun pèr grun.

Un an mort, l’autre nais, la rodo toujours viro,
E toun cor matrassa de-longo se treviro
De pòu de mai tasta lou sourgènt d’amarun !

SONNET A- MON PÈRE

LORSQU'IL MARIA SON PLUS JEUNE FILS

Au temps où près de toi gazouillait ta nichée — et que, pour l'élever, tu travaillais nuit et jour, — tu avais la joie de pouvoir contempler — ceux qui te devaient tout: la vie et la becquée.

Il y avait pour tous de l'amour et du pain, — le bonheur constamment était à la maison; — je pleure la douce Paix, pour toujours envolée, — lorsqu'en ces temps bénis mon esprit se transporte.

Les ennuis ont blanchi ta tête — et toi qui au foyer prenais tous tes plaisirs, — tu vis ton propre fruit s'égrener doucement.

Une année meurt, l'autre naît, la roue tourne sans cesse, — et ton cœur déchiré s'affole pour un rien, — tant il craint de s'abreuver à nouveau aux sources d'amertume !

A MA FIHO

O lus esbléugissènt di primo-aubo avoustenco,
Arc-de-sedo i rai chanjadis,
Bouquetoun d'estelan di pradello azurencò,
O mar i flot boulegadis,
Cap-d'obro de belour que nosto amo esmougudo
Amiro en fernissènt,
Avès pas la founsour lindo e descouneigudo
D'un regard innocènt !

L'alo d'un parpaioun que desten à l'eigagno,
La bressado d'un bèu pantai,
Lou ventoulet dóu sèr qu'esvarto li magagno,
Lou velous di roso de mai,
Bèu vièsti de satin que la naturo douno
En n'en mesclant li toun,
Avès pas la douçour de si gauto rcdouno
Flourido de poutoun !

L'aigo claro dóu rièu que barrulo e cascaio
Au mitan di bos souloumbrous,
La cansoun que l'aucèu piéutejo tout en aio
Au pouèto e is amoureux,
Tout aquéu mescladis de noto enfestoulido,
Zoun-zoun d'abiho d'or,
An pas coume soun noum coungreia per la vido
La joio dins moun cor!

A MA FILLE

O lueurs éblouissantes des matins d'août, — arc-en-ciel aux rayons changeants, — bouquets d'étoiles des prairies azurées, — ô mer aux flots mouvants, — chefs-d'œuvre de beauté que notre âme émue — admire en frémissant, — vous n'avez pas les profondeurs claires et inconnues — d'un regard innocent!

L'aile du papillon que la rosée décolore, — le bercement d'un doux rêve, — le zéphir du soir dissipant les malaises, — le velours des roses de mai, — parures de satin que la nature donne — en mélangeant les tons, — vous n'avez pas la douceur de ses joues rebondies — fleuries par les baisers !

L'eau pure du ruisseau qui roule et qui chante — sous les bois ombragés, — la chanson que l'oiseau gazouille en émoi — au poète et aux amoureux, — tout ce concert de notes joyeuses, — bourdonnement d'abeilles d'or, — n'ont pas comme son nom fait germer dans mon cœur — la joie de toute ma vie !

PICHOT! PICHOT!...

Pichot ! Pichot!...
Causo pretoucanto,
Tout ris e tout canto :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot! Pichot !...
La causo agradivo
Es lou cèu sèns nivo...
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot! Pichot !...
Bèu tèms di poutouno
Que tout nous estouno :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot! Pichot!...
L'amour nous counvido
I sourgènt de vido :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot ! Pichot !...
Li trelus dóu mounde
Nous soun en abounde :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot ! Pichot!...
Plovon li caresso
Liuén dis amaresso :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

Pichot! Pichot !...
De douço calamo
S'enchusclo nosto amo :
Iéu tant que poudrai,
Pichot restarai.

JOUR DE CAMPOS

Un dimenche sus dous dorme la matinado.
Tambèn, quand jour pèr jour, touto uno quinjenado,
Vous troubas sus lou tai quouro canton li gau,
S'aperesi 'n matin, cresès-vous que fai gau.
La femo, aquéli jour, la proumiero s'eigrejo,
S'abiho à la chut-chut, davalò, rabastejo:
Escouba soun oustau, bouta lou café 'n trin,
Neteja, pedassa... n'i'a d'obro lou matin !
D'enterin, lou fougau plan-plan s'escarabiho:

Es l'einat, bèu proumié, d'abord que se revihò,
S'estiro 'n moumenet, se lèvo pèr pissa,
E, vesènt que lou paire es encaro ajassa
Lou nas dins lou tebés moulas dis acatage,
Prejito d'ana 'm' éu. M'ensouvèn qu'à soun age,
Rèn qu'en me permetèn d'ana dins lou grand lié,
Ma maire me tenié coucha tant que voulié.
Moun pichot fai ansin. Emé proun grand penasso
Carrejo uno cadiero o plus lèu la tirasso,
Mounto, encambo mi pèd pèr pas me reviha
Pièi, lèste darrié iéu lou sènte resquiha.
Oh ! qu'ame de senti si cambo mistoulino
E si pichot geinoun me tanca lis esquino !
E qu'ame encaro mai lis agué tóuti tres!...
Tout acò me poutiro e me chauchò à la fes;
Pèr me mounta dessus, ié van d'à quatre pauto
E me tiron la barbo, e ié mange li gauto;
Parlas de cambo en l'èr, de crid, de cacalas !
De s'amusa 'mé iéu, jamais sarien pas las,
E iéu, de moun coustat, siéu uros de sa ioio,
Fièr de li vèire aqui gaiard e plen de voio.

Oh ! pousqué vous garda pichot, mis enfantoun,
Pousqué vous assoula de-longo em'un poutoun,
Rèn qu'en brandant lou det pousqué vous faire rire
E vous ausi toujours parla pèr pas rèn dire !.-..
Ai ! las, — l'ai vist pèr d'autre — en vous fasènt plus grand
En meme tèms que vous mi lagno creissiran.
De poutoun ? n'aurés lèu pas tant à me semoundre,
E li causo que, pièi, cercarés à m'escoundre...
Alors que sarai vièi, malautis, matrassa,
Saupre se pensarés que vous ai tant bressa!

JOUR DE REPOS

Un dimanche sur deux je fais la grasse matinée. — Lorsque, chaque jour, pendant une quinzaine, — il faut être au chantier avant le chant du coq, — être un matin paresseux, croyez bien que cela fait plaisir. — La femme, ces jours-là, la première bouge, — se vêt tout doucement, descend, fait son ouvrage: — balayer la maison, préparer le café, — nettoyer, coudre, c'en est un travail! — Pendant ce temps la nichée se remue: — c'est l'aîné qui, le premier, s'éveille; — il s'étire un moment, se lève pour aller au vase — et, voyant que le père est encore couché — le nez dans la tiédeur

molle des couvertures, — il projette d'aller avec lui. Je me rappelle qu'à son âge, — rien qu'en me permettant d'aller dans le grand lit, — ma mère me laissait coucher autant qu'elle le voulait. — Mon fils fait comme moi. Avec assez de peine — il porte une chaise ou, du moins, il la traîne; — il grimpe, m'enjambe pour ne pas me réveiller — et, léger, derrière moi je le sens se glisser.

Oh ! que j'aime à sentir ses jambes mignonnes — et ses petits genoux me chatouiller le dos! — Et que j'aime bien mieux les avoir tous les trois !... — Tous me tiraillent et me piétinent à la fois; — pour me grimper dessus, ils vont à quatre pattes; — ils me tirent la barbe et moi je leur mange les joues; — ce sont: jambes en l'air, des cris, des éclats de rire ! — Jouer avec leur père ne les fatigue pas, — et moi, de mon côté, heureux de leur joie, — je suis fier de les voir ainsi robustes, plein d'énergie.

Oh ! pouvoir vous garder petits, mes chers enfants, — vous consoler toujours avec un baiser, — en remuant un doigt toujours vous faire rire — et vous ouïr toujours parler pour ne rien dire !... Hélas! — j'ai déjà vu cela: — en même temps que vous grandirez, — grandiront aussi mes ennuis. — Des baisers, vous en aurez bientôt moins à m'offrir, — puis, viendront les choses que vous me cacherez... — Lorsque je serai vieux, malade et infirme, — penserez-vous que je vous ai tant bercés ?

A MOUN FRAIRE

Me rapelle dóu tèm̄s qu'ères à la bressolo,
De toun proumié sourire emai di proumié pas
Que, tout trantaiejant, fasiés dins ta carriolo,
Dóu trin que nous teniés à tóuti li repas.

Èro toun grand plesi d'encamba nosto miolo,
E, iéu, te ié teniéu pèr aguedre la pas;
Plus tard me seguissiés, liogo d'ana ' l'escolo,
Quand anave pourta de gravo pér li mas.

Voulien-ti te charpa ? de-longo t'aparave;
Au lié, quand fasié fre, dins mi bras te sarrave,
Peréu coume lou fau, aro, pèr mis enfant.

Jougave emé coungoust moun role de grand fraire;
Semblavo qu'apreniéu moun bèu mestié de paire;
De poutoun d'innoucént, iéu, n'aviéu deja fam !

A MON FRÈRE

Je me souviens, lorsque tu étais au berceau, — de ton premier sourire et des premiers pas — que, tout vacillant, tu faisais dans ton char; — du bruit que tu faisais durant tous les repas.

C'était ton grand bonheur d'être à califourchon sur la mule, — et je t'y maintenais pour ne pas te fâcher; — plus tard tu me suivais, au lieu d'aller en classe, — lorsque je charriais du gravier dans les fermes.

Voulait-on te gronder? je prenais ta défense; — au lit, les nuits d'hiver, je te serrais dans mes bras, — tel, comme maintenant, je presse mes enfants.

Je prenais au sérieux mon rôle de grand frère; - on aurait dit que j'apprenais mon beau métier de père — des baisers d'innocents, moi j'avais déjà faim.

PAIRE E POUÉTO

Èstre,paire e pouèto es uno doublo chanço:
L'un douno lou sou las e l'autre l'espéranço
Pièi, li dous à la fes, fan de l'ome un mié-diéu!
Ma muso e mis enfant es tout à qu' ai de miéu!
Manjan tóuti li jour lou pan susa la vèio,
E pamens, l'oustaloun qu'assousto la ninèio
Es un nis benesi de joio e de cansoun.
Perqué leissarian pas li lagno mounte soun ?
Perqué treboularian lis aigo riserello?
Pèr nous metre à cerca de v àni fanfantello:
Ounour, trelus d'un jour, pòufila de fiéu d'or,
Q'empouisounon la vido emé si crèbo-cor?
Eh! noun : l'escrèt bonur que douno la famiho
Amo pas se moustra 'mé ço qu'estouno e briho
Èu gardo lou fougau dins tóuti si cantoun,
Es dedins un sourire, es dedins un poutoun,
Es dins lis iue seren de la maire ravidò,
Amistouso, risènto e sèmpre atravalido.
Aquéu bonur, qu'anas quista pèr li travès,
Es aqui tout rejoun dins lou gàubi d'un brès;
Es dins lou vers flouri que lou paire escrincello,
Aquéu vers que dira coume sa vido es bello
Au mié d'aquelo pas tranquilo, sènsò espousc,
Que tremudo sa bòri en palais lumenous.

PÈRE ET POÈTE

Être père et poète est une double chance: — l'un donne l'agrément et l'autre l'espérance, — puis, les deux réunis font de l'homme un demi-dieu; — ma Muse et mes enfants, voilà tout mon bien; — nous mangeons chaque jour le pain gagné la veille, — et cependant la maison où se cache la nichée — est un nid bienheureux de joies et de chansons. — Pour quoi irions-nous chercher les ennuis? — pourquoi troublerions-nous les eaux rieuses — pour chercher de vaines illusions: — honneurs, splendeurs d'un jour, faufilés de fil d'or, — empoisonnant la vie avec leurs crève-cœur? — Eh non: l'exquis bonheur que donne la famille — n'aime pas à se montrer avec ce qui étonne et éblouit; — il garde le foyer dans tous ses recoins, — il est dans un sourire, il est dans un baiser, — dans le regard serein de la mère ravie, — amicale, souriante et toujours occupée. — Ce bonheur que vous cherchez par les travers, — il est là bien à la portée dans la grâce d'un berceau; — il est là dans le vers que le père façonne, — ce vers qui nous dira combien sa vie est belle — au milieu de cette paix tranquille, sans secousse, — qui transforme sa chaumière en palais lumineux.

MAGALI

A Moussu e Dono Jan Malan.

Vous qu'avès coume iéu l'escrèto benuranço
D'aguedre un angeloun, floureto d'esperanço,
En quau avès douna Magali pèr prenoum,
Sentirés, dins li vers que moun cor vous semound,
Qu'aquéu prenoum soulet, embausant ma vido,
Met un trefoulimen dins moun amo ravidu.

Troubas pas coume canto aquéu noum: Magali ?
Dirés: li noum ama soun de-longo poulit
E li Felibre en cor, dins pariero escasènço,
Troubaran que lou noum lou plus bèu es Prouvènço!
Certo,ubre aquéu poun, saren tóuti d'acord:
Tóuti li noum soun bèu quand vous tenon au cor.
Mai, pèr iéu, Magali me caresso l'auriho,
A quicon de requist, d'agradiéu que bresiho.
Ai ausi d'auceloun lou piéuta dins li pin,
Me sèmblo qu'a 'n perfum que retrais l'aubrespin,
Un fres, uno douçour d'alénado maienco,
Un velout delicat de roso proumierenco,
Es un noum que me vai, que me parlo, me ris;

Crese que dóu bonur éu dèu n'èstre lou nis...
Me chale de lou dire e redire a touto ouro,
Es un baume que vèn gari l'amo que plouro.
Dins li marrit moumen, sourgènt de recounfort,
Brusis armounious coume un cascavèu d'or !
Noum astra, benesi, blanc e pur coume un ile,
Lus d'espèr que luis dins moun fougau tranquile,
Iéu vole te canta, te prene pèr simbèu,
Pèr-ço-que, dins moun cor, vueges l'amour dóu Bèu,
Perqué siés lou trelus di causo pretoucanto,
Pèr-ço-que siés un noum que caresso e que canto!

Que de moun estramhord d'ùni siegon sousprés,
Pau m'enchau! siéu segur que, vous m'avès coumprés;
Apoundrés vosto voues à ma voues trefoulido,
Ecò de nòstis amo ensèble enfestoulido.
Is ùni, qu'estouna dóu sèns de ma cansoun
Demandaran perqué l'ausido d'aquéu noum
Eigrejo à noste entour de flot de pouèsio,
Respondren:

- Magali ? Es lou noum de ma fiho !

MAGALI

A Monsieur et Madme Jean Malan.

Vous qui avez comrne moi l'exquis bonheur — de posséder un ange, une fleur d'espérance, — à qui vous avez donné Magali pour prénom, — vous sen tirez dans ces vers que je vous offre — que ce prénom seul, embaumant ma vie, — met un tressaillement dans mon âme ravie.

Trouvez-vous comme il chante, ce nom: Magali ? — Les noms aimés, direz-vous, sont toujours beaux, — et les Félibres en chœur, en pareille occurence, — me diront que le nom le plus joli c'est Provence ! — Certes, sur ce point, nous sommes tous d'accord, — tous les noms sonnent bien s'ils sonnent dans les cœurs. — Mais, pour moi, Magali caresse agréablement l'oreille, — c'est quelque chose d'exquis qui gazouille. — J'ai ouï des oiseaux le dire dans les pins, — je lui trouve un parfum semblable à l'aubépine, - une fraîcheur, une douceur de souffle printanier, — le velours délicat qu'ont les premières roses, — c'est un nom qui me plaît, m'égaie, me sourit; — je crois que du bonheur il doit être le nid... — Je me plais à le dire, à le redire à chaque instant, — -

c'est un baume qui vient guérir l'âme qui pleure. — Aux heures d'ennui, source de réconfort, — il bruit, harmonieux, tel un grelot doré ! — Nom prédestiné, béni, blanc et pur comme un lys, — rayon d'espoir qui luit sur mon foyer paisible — je veux te chanter, te prendre pour symbole, — parce que, dans mon cœur, tu verses l'amour du Beau, — car tu es la splendeur des choses émouvantes, — parce que tu es un norn qui caresse et qui chante!

Que de mon enthousiasme certains soient surpris, — peu m'importe ! je suis sûr que vous m'avez compris; — vous joindrez votre voix à ma voix tressillante, — écho de nos âmes en fête. — A ceux qui, étonnés du sens de mes paroles, — demanderont pourquoi ce nom — éveille autour de nous un flot de poésie, — nous dirons: — Magali? c'est le nom de ma fille !

M'AN LEISSA SOUL...

ROUMANSO

Èr de: Dans les roses.

Parla:

I'agu vue jour dijòu, — èro encaro bono ouro, —
Ausissiéu dóu vesin sousca li dous enfant;
Diguère: noum de sort! fau veire ço que fan.
Rèn de mai enfetant qu'ausi quaucun que plouro !
Estènt proun famihé, trase un cop d'iue dedins:
Soun einat de quatre an, la caro lagremouso,
Balançavo lou brès de sa sorre renouso.
Oh ! qu'èron pretoucant nòsti poulit bloundin!

1 é COUBLET

« Ount soun ti gènt ? sus lou cop demandère,
Te vese soul pèr garda lou fougau.
Auriés pouscu tant-lèu me veni querre;
Que rèste eici digo se te fai gau ?
— Paire, ço-dis, pèr faire sa journado,
De bon matin s'es enana bèn liuen;
Alin, ma maire expandis la bugado,
E, de ma sorre, es iéu que prene siuen.

REFRIN

« M'an leissa soul pèr garda la drouleto;
Maire m'a di que falié la bressa
Tout plan-planet fin de pas l'envessa,
E de faire dourmi ma sourreto.

2d COUBLÈT

« Fai dos, tres fes deja que se reviho;
A tant ploura que m'a fa ploura, iéu.
Pièi, pèr malur, a seca sa boutiho;
S'ère proun grand, segur la levariéu.
Quouro moun paire es aqui éu ié siblo,
Ma bono maire, elo, la fai teta;
Dos causo, ai! las, que me soun pas poussiblo !
Coume farai, moun Diéu, pèr l'arresta ? ;

REFRIN

« M'an leissa soul pèr garda la drouleto;
Maire m'a di... etc.

3en COUBLET

« Just es dijòu, noun se vai à l'escolo,
Vuei, lis enfant trepejon un brisoun,
Van dins li prat faire de cabriolo,
léu, tout soulet, rèste dins ma presoun.
I'a qu'un moumen a passa dos pichoto,
Proche la porto an vougu s'arresta,
Avien, chascuno, uno bello barioto:
« Vène, disien, voulèn te la presta. »

REFRIN

« Mai siéu resta pèr garda la drouleto;
Maire m'a di... etc. »

4en COUBLET

Un treboulun acipavo moun èsse,

Sentiéu moun cor se vira d'à l'enves.
En esperant que la maire venguèsse
Levère lèu la drolo de soun brès.
Subran li rai di joio benesido
— Tau lou soulèu quouro fai qu'espeli
Dins lou fougau traguèron sa lusido,
E, lou pichot redisié trefouli:

REFRIN

« Siéu bèn countènt que rigue la drouleto,
Maire sara fièro de soun nistoun,
Paire, aquest sèr, me fara de poutoun
Pèr-ço-qu 'ai bèn garda ma sourreto . »

ILS M'ONT LAISSÉ...

ROMANCE

Air de: Dans les roses.

Parlé

C'était, il y a eu huit jours jeudi, encore bien bonne heure, — j'entendais du voisin sangloter les deux enfants; — je me dis: nom de sort! je vais voir ce qu'ils ont. — Rien n'est plus ennuyeux que d'entendre pleurer ! — Etant assez farnilier, je jette un coup-d'œil: — l'aîné, dans ses quatre ans, la mine larmoyante, — balançait le berceau de sa sœur grogneuse. — Oh ! qu'ils étaient touchants les deux petits blondins !

1^{er} COUPLET

« Où sont tes parents? demandai-je aussitôt, — je te vois seul pour garder le foyer. — Tu aurais pu venir m'appeler; — veux-tu que je reste avec toi ? — — Papa, dit-il, pour faire sa journée, — de bonne heure s'en est allé bien loin; — là-bas ma mère étend sa lessive — et, de ma sœur, c'est moi qui en prends soin.

REFRAIN

« Ils m'ont laissé pour veiller la mignonne; — maman m'a dit qu'il fallait la bercer — tout doucement pour ne pas la renverser, — et de faire dormir ma sœurette.

2^{me} COUPLET

« Voila déjà trois fois qu'elle s'éveille; — elle a tant pleuré que j'ai pleuré aussi. — Pour comble de malheur, elle a achevé sa bouteille: — si j'étais assez fort, certes, je la lèverais. — Lorsque papa est là il siffle, — ma bonne mère, elle, lui donne à téter: — -deux choses, hélas ! qui mé sont impossibles ! — Comment ferai-je, mon Dieu, pour la calmer

REFRAIN

« Ils m'ont laissé pour veiller la mignonne; — maman m'a dit... etc.

3^{me} COUPLET

« C'est jeudi, aujourd'hui, il n'y a pas de classe — et les enfants courent un petit peu, — dans les prés ils vont se rouler; — moi seul je reste prisonnier. — Tout à l'heure sont passées deux fillettes, — devant la porte elles se sont arrêtées — avec, chacune, une jolie brouette: — « Viens, disaient-elles, nous te la prêterons. »

REFRAIN

« Mais je suis resté pour veiller la mignonne; — maman m'a dit ... etc. »

4^{me} COUPLET

Un grand trouble envahissait mon être, — je sentais mon cœur s'émouvoir. — En attendant que la mère revienne, je pris l'enfant dans son berceau. — Aussitôt les rayons d'une joie bénie, — tel le soleil à son lever, — dans le foyer jetèrent leur éclat, — et le petit disait émerveillé:

REFRAIN

« Je suis heureux qu'elle rie, la mignonne, — maman sera fière de son fils, — papa, ce soir, me fera des baisers — parce que j'ai bien veillé ma sœurte. »



SOUNET A LA GRAND

En seguissènt lou fiéu d'un pantai que l'emporto,
Maire-grand, dins si bras, tintourlo soun felen,
Bèu sagatun que crèis, nourri de sabo forto.
Li regarde... e d'esmòu me sènte lou cor plen.

Pauro grand! tout-bèujust pou agué soun alen !
Vèi deja, de soun cros, s'entre-durbi la porto;
De l'eterne repaus, tout-aro n'a talènt
Soun cors amaluga pèr li sèt crous que porto !

E pamens, elo canto ! Elo canto en bressant
Lou mousseloun de car qu'es lou sang de soun sang,
« L'amo mai-que-mai pretoucado.

E l'innoucènt s'endor d'èstre ansin balança:
Dirias un auceloun que se laisso bressa
Pèr uno branco entre-secado !

SONNET A LA GRAND'MÈRE

En suivant le fil d'un rêve qui l'emporte, — grand'mère, dans ses bras, dorlote son petit fils, — beau rejeton qui croît, nourri de bonne sève. — Je les regarde... et mon cœur s'émeut!

Pauvre grand'mère ! à peine elle a le souffle ! — Elle voit, du tombeau, s'entr'ouvrir la porte; — de l'éternel repos, il aura bientôt faim — son corps meurtri par ses soixante-dix ans !

Et pourtant elle chante! Elle chante en berçant ce petit bout d'hornme, le sang de son sang, — l'âme tout émue.

Et l'innocent s'endort d'être ainsi balancé: — on dirait un oiseau qui se laisse bercer — par une branche presque sèche !

RÈN POWDEROUS

I'aves d'aquéli fa dins la vido vidanto
Que soun rèn; e pamens, aquéu rèn vous aganto;
Piei, lou vougués o noun, pendènt un bon moumen
Mestrejon vostre cor e vòsti sentimen.
Or, coume aquéli fa noun podon sé prevèire,
Lou rèn que s'enseguis vous ten q'u'es pas de crèire.
Vous dise tout acò perqué tóuti li jour,
Souvènt pèr pas grand causo, ai lou cor en coumbour.
Tenès: chasque matin, de-longo à la memo our,
S'es pas iéu, es la femo, en ressaut, que s'aubouro.
Un cop d'iue sus la mostro e fau se boulega;
Es pas pèr resta 'u lié, belèu, qué m'an louga!
Tambèn, ai lèu sauta, lèu enfela mi braio
Sèns brut, se vole pas destourba la marmaio.
Ai bèu à resta siau, tout plan-plan m'abiha,
Creirias-ti que lou jouine es toujours reviha ?...
Soun regard, que de som encaro parpelejo,
Ounte vau, emai éu, sènte que me coursejo.
Sabe bèn ço que vòu dóu paire que s'en vai:
Ié fau quauqui poutoun, se viro, s'endor mai
Un tressourrire dous dessus sa bouco amado.
L'autre jour me semblè, contro l'acoustumado,
Que dourmié, l'innoucènt, emé li poug barra.
Hòu ! pensère, estounant ! noun s'es pas revira,
Leissen, de soun pantai, se debana l'escagno;
Longo-mai ! soun som dure ansin, sèns magagno !
Me gandisse à la porto e... coume vau sourti,
Me sèmblo que dóu brès un plang vèn de parti.
M'arrèste ! Tout-d'un-tèms m'èro vengu l'idèio
Que dourmié pas, que m'avié vist coume la vèio
E qu'acò i'èro dur d'agué pas soun poutoun !
Oh! de vèire ennebla de plour si bèu vistoun,
Me dire, subre-tout, que iéu n'ère l'encauso,
Tout-d'uno, vous dirai (se n'en trufe quau l'auso),
Sentiguère quicon me treboula lou cor !
— De qu'èro ! me dirés, de joio, de remors ?
— Noun sai; belèu lou rèn powderous de tout-aro
Que mesclo li lagremo douço e lis amaro
Dins un trefoulimen que nous tranco e ravis ?
Ié redisiéu li mot que sa maire ié dis;

Demandave perdoun de ma laido partènço,
A geinoun, ras dóu brès disènt pèr ma desfènso:
« Mai m'en anave pas, moun ange, m'es de grèu
De te faire ploura, d'èstre, iéu, toun bourrèu ! »
Esperave, lou cor treboula pèr l'angouisso,
Secant de mi poutoun si gauto tóuti mouisso.
Deja me sourrisié, lis iue fissa sus iéu,
E..., m'arrèste, tenès !... crese que piourariéu !

UN RIEN PUISSANT

Il est de ces faits, dans la vie, — qui ne sont rien; ce rien cependant vous empoigne; — puis, qu'on le veuille ou non, pendant un certain temps, — il maîtrise vos cœurs et vos sentiments. — Or, comme ce sont des faits qu'on se saurait prévoir, — le rien qui s'ensuit vous tient au cœur à n'y pas croire. — Je vous dis tout cela parce que chaque jour, — souvent pour peu de chose, j'ai les sens en émoi. — Tenez: tous les matins, toujours à la même heure, — si ce n'est moi, c'est ma femme qui se lève en sursaut. — Un coup-d'œil sur la montre et... il faut se bouger; — ce n'est pas pour dormir, voyons, que l'on me loue! — Aussi j'ai vite fait de me lever, d'enfiler mon pantalon, — sans bruit, si je ne veux pas déranger la marmaille. — J'ai beau rester silencieux, tout doucement m'habiller, — croiriez-vous que le plus jeune est toujours éveillé ? — Son regard encore lourd de sommeil, — où je vais, lui aussi, je sens qu'il me poursuit. — Je sais bien ce qu'il veut du père qui part: — je l'embrasse, il se tourne et se rendort — un sourire doux sur sa bouche aimée. — L'autre jour; je crus bien, contre son habitude, — que l'innocent dormait à poings fermés. — Tiens ! pensaije, c'est étonnant qu'il n'ait pas remué, — laissons

se dérouler l'écheveau de son rêve; — puisse son sommeil continuer sans trouble ! — J'arrive à la porte: au moment de sortir, — je crus que du berceau une plainte partait. — Je m'arrête ! Aussitôt il me vint cette idée — qu'il ne dormait pas, qu'il m'avait vu, comme la veille, — et qu'il était peiné de n'avoir pas son baiser. — Oh ! voir s'embrumer de pleurs ses jolis yeux, et me dire surtout que c'est par ma faute, — j'avoue (s'en moque qui l'ose) — que je sentis quelque chose me bouleverser le cœur ! — Qu'était-ce ? direz-vous, de la joie, du remords ? — Je ne sais, peut-être le rien puissant de tout à l'heure — qui mêle les larmes de douceur et d'amertume — dans un tressaillement qui navre et qui ravit! — Je répétais les mots que sa mère lui dit; — je demandais pardon de mon vilain départ, — à genoux près de lui, disant pour ma défense: — « Mais je ne partais pas, mon ange, il m'est dur de te faire pleurer, d'être, moi, ton bourreau! » — J'attendais le cœur tenaillé par l'angoisse, — séchant de mes baisers ses joues toutes mouillées. — Il souriait déjà, les yeux fixés sur moi — et... je me tais, - tenez !... je sens que je pleurerai!

SOUNET A MOUN EINÀT

A tres an e miejo èro encaro soulet.
Pensas, s'agu lou tèms de glena de poutouno
Dins li campas d'amour moute crèis e boutouno
Aquelo flour d'espèr qu'es un enfantoulet !

Sa maire i'avié di: « Pèr la fiero d'autouno,
Se manges bèn ta soupo e rèstes risoulet,
Te croumparen un fraire o bèn uno chatouno;
N'en saras pas jalous, au mens, moun bèu poulet ? »

Risco pas rèn d'acòd Nous fai torse dóu rire
Dins soun role d'einat. Suporto sèns rèn dire
Tout ço que li jouine ié fan.

Ploura ? Noun ! A quatre an, e tèn si countenènci.
« Ah ! souspiro souvènt, queto santo paciènci
Fau aguedre emé lis enfant! »

SONNET A MON AINÉ

A trois ans et demi il était encore seul. — Jugez s'il eut le temps de glaner des baisers — dans les champs de l'amour où croît et s'épanouit — cette fleur d'espérance qu'est un enfant!

Sa mère lui avait dit: « A la foire d'automne, — si tu manges bien ta soupes et si tu restes bien gentil, — nous t'achèterons un frère ou bien une fillette; — tu ne seras pas jaloux, au moins, mon beau poulet? »

Pas de danger à cela. Il nous fait tordre du rire — dans son rôle d'aîné; il supporte en silence — tout ce que les jeunes lui font.

Pleurer? Non ! A quatre ans, voyons, il sait se contenir ! — « Ah ! soupire-t-il, quelle sainte patience — il faut avec les enfants! »

TE TROUMPES PAS...

Au regard dis enfant fau se moustra prudent.
I'a de causo à mouloun qu'an pas besoun de saupre,
Li pàuris innocènt; an lou tèm de recaupre
Li leiçoun de la vido en tastant si mourdènt.
Pèr eisemple, se i'a de crèis à la nisado,
Lèu disès is enfant que sias ana 'u marcat;
E coume, mai o mens, vous fau tout esplica,
Disès qu'en s'entournant la maire s'es toumbado.
« — Vai plan! te prèisses pas ! ié cridave toujours,
I'arribaren à tèm, es pas besoun de courre!..
Ah ! pas mai! pataflòu! i'es anado de mourre;
Aro a lou pèd panard au mens pèr quinze jour. »
Vous avalon acò dous coume la melico;
Avalarien bèn mai d'aquel age. Pamens
Lou miéu se gounflè pas d'aquéu resounamen.
Fau vous dire d'abord, qu'en bono poulitico,
I'avian di mai d'un cop que bèn lèu lou fougau
Aurié'n ange de mai, segur uno sourreto,
Qu'eu la tintourlarié, que ié farié riseto,
Enfin èro countènt la, que vous fasié gau:
« Li fiho, ié disian jogon a la poupado,
Veiras, t'amara bèn, te prendra pèr lou coui;
Un droulas, de-segur te raubarié toun fouit,
Te farié trop passa de marridi journado. »
Li comte que se fai, sabès tóuti ço qu'es:
Tout acò vai à souvèt e franc de maniganço;
O, mai sabès tambèn que de counta d'avanço,
Arribo mai d'un cop que fau counta dos fes.
Li rèire lou disien dins si dicho seguro,
E certo lou diran un jour nòsti felen:
Se d'uno verita l'esperit n'a talènt,
Di prouvèrbi di vièi, chaspo la parladuro.
Avian counta d'avanço, ai ! las, recounterian,
Car li crid d'estrambord, la tiero de poutouno
Que devien, aquéu jour, saluda la chatouno,
Fuguè à-n-un droulas que li semounderian.
Mai siguè pas lou tout! Noste einat repetavo:
« Sai-que, ço-dis, ma maire a 'spincha que d'un iue ?
Queto idèio tambèn d'ana chausi la niue,
La niue, li cat soun gris ! » Ah! coume s'inquietavo,

Quàsi n'aurié ploura, noste bèl innocènt,
Troubavo que la farço èro un brisoun marrido:
« Anen vai ! tarnagas, quouro sara garrido,
Tournaren au marcat, e i'anaren ensèn. »

Belèu tres mes après, m'afoule la caviho;
E coume me falié, pardieu ! resta coucha,
Lou pichot, m'alucant d'un pichot èr facha:
« Sabes, te troumpes pas, tu mai... vole uno fiho! »

TE TROMPES PAS...

Vis-a-vis des enfants, il faut être prudents. — Il y a pas mal de choses qu'ils ont le temps d'apprendre, — les chers innocents; ils ont le temps de recevoir — les leçons de la vie dans ses côtés mordants. — Par exemple, si la famille s'accroît, — vous dites aux enfants: nous venons du marché — et, comme plus ou moins il faut donner des explications — vous dites qu'au retour la maman est tombée. — « Doucement! ne te presse pas! j'avais beau lui crier, — nous y serons à temps, pas besoin de courir. — Ah ! oui, doucement! patatras! elle est tombée; — à présent elle aura le pied boîteux, au moins une quinzaine.» — Ils vous avalent ça, doux comme le miel. — Ils avaleraient bien davantage à cet âge. Pourtant, — le mien ne voulut pas se contenter de cela. — Je dois dire d'abord qu'en bonne politique — nous l'avions averti que bientôt le foyer — s'augmenterait d'un ange, pour sûr une sœur; — qu'il la cajolerait, qu'elle lui sourirait. — Bref, il était heureux, c'était un vrai plaisir. - « Les filles, disions-nous, ça joue à la poupée, — tu verras, elle va t'aimer, te prendre par le cou; — un garçon, c'est certain, te volerait ton fouet — et te ferait passer de mauvaises journées. » — Les comptes qui se font, vous les connaissez tous: — tout vient à souhait, exempt d'empêchements. — Oui ! mais vous savez aussi qu'en comptant à l'avance, — il arrive souvent qu'il faut compter deux fois. — Les anciens le disaient dans leurs dictons sûrs, — et certes, ils le diront plus tard, nos petits-fils: — si, d'une vérité, notre esprit est affamé, — des vieux proverbes, il emprunte le raisonnement. — Nous avions compté à l'avance, hélas, nous recomptâmes, — car les cris d'enthousiasme, la nuee de baisers — qui devaient ce jour-là saluer la fillette, — ce fût à un garçon que nous les offrimes. — Mais ce ne fut pas tout! notre aîné se fâchait: — « sans doute, disait-il, ma mère ne regardait que d'un œil; — quelle idée, aussi bien, d'aller choisir la nuit, — la nuit les chats sont gris! » Ah ! comme il marronait! — Presque il aurait pleuré, le pauvre chérubin, — il trouvait que la farce était plutôt mauvaise: — «Allons! va, gros nigaud, lorsqu'elle sera guérie, — nous y retournerons, cette fois, tous ensemble. » Trois mois après ceci, je me foule la cheville, — et, comme il me fallait, parbleu, garder le lit, — le petit regardant, et d'un air tout fâché: — « Tu sais, ne vas pas te tromper, toi aussi... je veux une fille! »

LOU FOUIT

(Aquesto pouësio gagnè 'n proumié pres i grand Jo Flourau d' Avignoun, en I907.)

I. — FOUIT D'ENFANT

Se tafure dins ma memòri,
Ié revese, tout esmougu,
Lou proumié di fouis qu' ai agu
A l' age qu' a pas ges d' istòri:
L' age de glòri, de belour,
L' age benesi d' innocenci
Que vèi panca la diferènci
Entre la joio e li doulour.
Me l' avien croumpa pèr la fiero;
Èro un pichot fouis de tres sou.
M' avien di: « Té, auren pas pòu
Que lou rebales pèr carriero. »
Oh ! lèu n' aguère vist la fin !
D' abord, avié 'n bout que siblavo,
E diàussi ! acò me treboulavo
De saupre ço qu' avié dedins !
La lonjo, trenado menudo,
Aguè pas meme un lendeman:
Tres quart d' oureto entre mi mar
E l' aurias plus recouneigudo.
La vergo, véuso dóu siblet,
Touto novo, deja' n poutiho,
Se treinassavo is escoubiho
Emé li calos de caulet.
Ma pauro maire me cridavo...
Iéu, fougnavé dins un cantoun ! -
Alors, me fasié de poutoun
E tourna-mai me l' adoubavo !

Souveni de moun proumié fouis,
(Oh ! sèmpre visques dins moun amo,
Tu, que i' aduses la calamo
Is ouro clafido d' emboui !

II. — FOUIT DE TRAVAI

Lou tèms, tremudadou di causo d'aquest mounde,
Fai un ome sena de l'enfant tracassié
Que pènso, que soufris, lucho dins un aboude,
Un coumoul de trebau countràri, reboussié.
Tambèn, l'aflat dis an tremudo si jougaio
E n'en fai sis óutis, sis armo de deman,
Car la vido vidanto es uno orro bataio
Mounte pèr s'apara fau metre li dos man
Ai! las, quand, pensatiéu, iéu mene ma carreto
Dins li draiou fangous qu'ai tant souvènt segui,
Moun fouit, sa lonjo triplo e soun bout de ligneto,
Dins lou mestié que fai, n'a plus ren d'ajougui:
Es lou grave coumpan dis ouro de misèri;
Èu clantis gaiamen, se iéu n'ai lou cor gai;
Lou perdre o l'esclapa m'es un grand treboulèri;
La jouncho m'es plus longo e, plus grèu, lou travai;
Car es mai qu'un óutis, un fouit!... es la coumpagno
Que gardo lou roulié di languimen crudèu,
L'assisto, lou seguis, vèi si joio, si lagno,
Vèi si plus marrit jour coume vèi si plus bèu.
Quand la niue restountis dins lou siau dóu campèstre,
Reviho lis ecò, pièi s'esperd à cha pau,
E tambèn, gaubeja pèr uno man de mèstre,
Eigrejo un souveni de vièis èr prouvençau.

III. — LOU FOUIT D'OUNOUR

E veici, causo pretoucanto,
Que nous estouno, nous encanto:
Li Muso an trefouli de siàvi fernisoun !
Veici, d'enterin qu'èu petejo,
La pouèsio que s'eigrejo
E, sus sis alo lou carrejo
Dins lis ort benesi, paradis di cansoun !
Leissen parla de soun araire
Au païsan, fiéu dóu terraire;
Chascun parlara d'or parlant de soun, mestié
Li pastrihoun de si bedigo,
Lou mountagnòu de si garrigo
E l'amourous de soun amigo.

Iéu parlarai dóu fouit perqué siéu carretié !

N'en parlarai emé plasènço,
Emé chale, recouneissènço,
Coume d'un vièi ami, coume d'un gagno-pan,
Coume fai l'enfantoun en aio
En vous parlant de si jougaio,
Coume un paire de sa marmaio,
Coume l'ancian soudard parlo de si coumpan.

Car sènte, dins si rampelado,
Un regrèt de causo envoulado
Emé mi jo d'enfant, mi raive de jouvènt.
Miés que rèn mai,éu me rapello
Mi niuchado a la bello estello
Sus la carreto bressarello.
Sa pouèslo rusto a quicon d'esmouvènt!

Rusto, esmouvènto coume es puro,
Touto embugado de naturo,
Em'un brut mescladis d'eissiéu, de cascavèu !
Soun clantimen qu'escarrabiho
A tant de cop dins la ramiho
Eigreja de vòu d'auceliho!
A tant e tant de cop saluda lou soulèu !

E voulès pas que trefouligue,
E que moun amo se bandigue,
E que moun estrambord ague ges de counfin ?
Voudrias pas, pièi, que iéu cantèsse,
E que lou combour de moun èsse
En vers flouri s'expandiguèsse,
Pèr parla de moun fouit dins un biais subre-fin ?

Quouro an proun lusi, proun fa flòri,
Passon, lou trelus e la glòri,
Mai rèston, li presènt que l'amista semound!
Rèsto, la flour de remembranço,
Coume un recaliéu d'esperanço,
E soun parfum de benuranço
Embasemo la vido enjusquo à soun tremount.

Tambèn, s'ai l'ur de veni rèire,
Mi sagatun, venènt me vèire,

M'ausiran pas charra d'or, d'eigagno, de flour...
Eh noun ! Souto la chaminèio,
Té parlerai à la ninèio,
Acoubla dins la memo idèio,
De mi fouitet d'enfant e de moun fouit d'ounour !

LE FOUET

(Cette poésie gagna un premier prix aux grands Jeux Floraux d'Avignon, en 1907)

I. — FOUET D'ENFANT

Si je cherche dans mes souvenirs, — j'y revois, encore tout ému, — le premier des fouets que j'eus — à l'âge qui n'a pas d'histoire: — l'âge de gloire, de gentillesse, — l'âge béni de l'innocence — qui ne voit pas encore la différence — entre la joie et les douleurs. — Il me fut acheté à la foire; — c'était un petit fouet de trois sous. — « Tiens, me dit-on, nous ne craignons pas — que tu le traînes dans la rue. » — Oh ! je l'eus bientôt éreinté! — Il avait un de ses bouts qui sifflait, — pensez ! s'il me tardait d'en connaître son contenu ! — La longe, tressée finement, — n'eut pas même de lendemain; — trois petits quarts d'heure entre mes mains — et vous ne l'auriez plus reconnue. — Le manche, veuf de son sifflet, — encore neuf et déjà en loque, — se traînait dans les balayures — avec les trognons de choux. — Ma pauvre mère criait... — Moi, je boudais dans un coin ! — Alors, elle m'embrassait — et, de nouveau, le raccommoait!

Souvenir de mon premier fouet, — oh ! revis souvent dans mon âme, — toi, qui m'apportes le calme aux heures grosses d'ennuis !

II. — FOUET DE TRAVAIL

Le temps, transformateur des choses de ce monde, — fait un homme sensé d'un enfant tapageur — qui pense, souffre, lutte dans un foisonnement, — un monceau de tribulations contraires et revêches. — Ainsi, à la faveur des années, se transforment ses jouets — qui deviennent outils, ses armes de demain, — car la vie de chaque jour est une horrible lutte. — où, pour se défendre, il nous faut les deux mains. —

Hélas! lorsque pensif, je conduis ma charrette — dans les chemins boueux, si souvent suivis, — mon fouet, sa triple longe et son bout de corde fine, — dans le rôle qu'il remplit, n'a plus rien d'amusant. — C'est le grave compagnon des heures de misère; — lui chante gaiement, si j'ai le cœur en joie; — le perdre, le casser, m'est un très gros ennui: — la journée m'est plus longue et plus lourd le travail, — car, c'est mieux qu'un outil, un fouet, c'est la compagne — qui préserve le roulier du cruel spleen,

— il l'assiste, le suit, voit ses joies et ses peines, — il voit ses jours heureux et ses jours de douleurs. — Lorsqu'il claque, la nuit, dans le silence champêtre, — il éveille l'écho, puis se perd peu à peu, — et, s'il est manié par une main maîtresse, — il éveille un souvenir des vieux airs provençaux.

III. — LE FOUET D'HONNEUR

Et voici, chose émouvante, — qui nous étonne, nous enchante: — les Muses ont tressailli d'un suave frisson! — Voici, ce pendant qu'il pétille, — la poésie qui s'éveille — et sur ses ailes le transporte — dans les jardins bénis, paradis des chansons!

Laissons parler de sa charrue — au paysan, fils de la terre; — chacun parlera d'or, parlant de son métier: — le berger de ses brebis, — le montagnard de ses garrigues — et l'amoureux de son amie. - Moi qui suis charretier, je parlerai dufouet !

J'en parlerai avec plaisir, — avec bonheur, reconnaissance, — comme d'un vieil ami, comme d'un gagne-pain, comme fait l'enfant en émoi — en vous parlant de ses jouets, — comme un père de sa nichée, — comme l'ancien soldat de ses vieux compagnons.

Car je sens, ses claquements répétés, — un regret de choses envolées — avec mes jeux d'enfant mes rêves de jeune homme. — Mieux que rien autre, Il me rappelle — mes nuits à la belle étoile — sur la charrette berceuse. — Sa poésie rustique a quelque chose d'émouvant !

Rustre, émouvante, comme elle est pure, — toute imprégnée de nature, — avec un bruit mêlé d'essieu et de grelots!

Son claquement qui réveille — a si souvent, dans la ramure, — effrayé des volées de moineaux, — puis, il a si souvent salué le soleil!

Et vous ne voudriez pas que, dans un tressaillement, — mon âme s'élance — et que mon enthousiasme n'ait point de limites ! — Vous ne voudriez pas que je chante, — et que le grand émoi de mon être — en vers fleuris s'étende, — pour parler de mon fouet dans le sens le plus flatteur ?

Après avoir lui et triomphé, — les splendeurs et la gloire passent, — mais ils restent, les présents, que l'amitié offre ! — Elle reste la fleur du souvenir — comme un flambeau d'espérance, — et son parfum de bonheur — embaume la vie jusqu'à son couchant.

Aussi bien, si j'ai le bonheur de devenir grand père, mes rejetons, venant me voir, — n'entendront point parler d'or, de rosée, de fleurs. — Eh non ! Sous la cheminée, — je parlerai à la marmaille, — unis dans la même pensée, — et de mes fouets d'enfant et de mon fouet d'honneur !



TRES NOUM

Jan, Magali emé Maurise,
Acò's tres noum que van ensèn;
Es lou noum de tres innocènt
Que d'un fougau fan lou delice.
Apoundès-lèi coume voudrés,
Coume voudrés poudès li traire,
Sèmpe demoron: sorre, fraire,
E s'endevènon tóuti tres.
Es d'uno ausido que perlejo:
Magali, Maurise emé Jan
Armounious, musiquejant,
Troubas pas coume acò lalejo
Dins un resson enfestouli
Que vous esmòu, que vous estouno
E fai devouri de poutouno:
Maurise, Jan e Magali)

Amor que pèr l'aflat di rimo riserello,
Coume lis espigau d'uno memo gavello
Se ligon vòsti noum,
Leissas-me, mis enfant, l'espèro counsoulanto
Qu'ansin, dins li varai de la vido vidanto,
Sèmpe restarés joun.

Oublidés pas que sias na d'uno memo vido;
Que vòsti proumié som, la memo voues ravidò
Lis a cansouneja;

Oublidés pas que sias gréu d'uno memo souco,
Que li mémi regard e que la memo bouco
Vous an poutouneja !

TROIS NOMS

Jean, Magali avec Maurice — sont trois noms qui vont bien ensemble; — ce sont ceux de trois innocents — qui d'un foyer font les délices. — Ajoutez les selon vos goûts, — citez-les comme il vous plaira, — ils n'en restent pas moins unis — et s'accordent

bien tous les trois. — Comme un égrènement de perles: — Magali, Maurice et Jean — d'une harmonieuse musique, — sentez-vous le gazouillement — dans un écho enchanteur, — écho joyeux qui vous étonne — et fait dévorer de baisers: — Maurice, Jean et Magali ?

Puisque, à la faveur de la rime rieuse, — ainsi que les épis d'une même gerbe — vos noms réstent liés, Laissez-moi, mes enfants, l'espoir consolant — qu'ainsi, dans les tribulations de la vie, — vous resterez unis.

N'oubliez pas que vous naquites d'une même vie; — que vos premiers sommeils, la même voix ravie — les a chantonnés;

N'oubliez: pas que vous êtes les rejetons d'une même souche, — que les mêmes regards et que la même bouche — vous ont caressés !

A LA COUNTESSINO MARTOUN DE- D...

Signa poulidamen « Countessino Martoun »
Li vot que semoundès au carretié-troubaire ,
An pretouca tambèn lou pouèto e lou paire
E trouba de soun cor lou plus secrèt cantoun.

Oh! l'agradieu pres-fa que me dounas pèr faire !
« Embrassas bèn pèr iéu, disès, vòsti nistoun »
Eh bèn, se li vesias, bevon vòsti poutoun
Qu'atrobon melicous, tendrin e pivelaire.

E, pèr plega li vot que vous gisclon dóu cor,
N'en materialisa l'amistadous record,
Vous-memo avès oubra dos pichòti raubeto !

Coume dins li coulour lou sentimen se sènt:
Blu... rose... Vai sembla que mi bèus innocènt
Soun abiha d'azur e di rai de l'aubeto!

A LA COMTESSE MARTHE DE D...

Signés bien gentiment « Comtesse Marthe» , — les vœux que vous offrez au

charretier-félibre — ont touché en même temps le poète et le père — et trouvé de son cœur le coin le plus caché.

Oh! le joli travail dont vous m'avez chargé! — « Embrassez bien pour moi, dites-vous, vos chéris, » — Eh bien, si vous pouviez les voir, ils boivent vos caresses — qu'ils trouvent meilleures, tendres, fascinatrices.

Et, pour envelopper les vœux qui jaillissent de votre âme, — pour en matérialiser l'affectueux souvenir; — vous avez de vos mains confectionné deux petites robes!

Comme dans leur couleur on sent le sentiment: — Bleu... rose... On croira que mes chers innocents — sont revêtus d'azur et de rayons de l'aube!

EN PREPARACIOUN
dóu meme autour.

Li Ferigoulo Sant-Gilenco.
Vido de Carretié.
Nivoulas

AVIGNOUN, Empremarié FRANCÉS SEGUIN - 13, carriero de la Boucarié,

Tèste integrau

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.